

Du texte à l'hypertexte argumentatif.

Est-ce que proposer un classique de philosophie dans un environnement multi-média a quelque portée morale et civique ?

Benoît Hufschmitt. M d C en philosophie, IUT Belfort, membre du centre de Documentation de Bibliographie philosophiques (CDBP) , du Laboratoire d'études philosophiques sur les logiques de l'agir (EA 2274) et du GDR CNRS 2226 Conflits et confiances dans les philosophiques pratiques et sociales du XX s.

Résumé

Les mutations dans le supports des textes écrits, le codex et l'imprimerie avant tout, ont profondément modifié les usages de lecture. L'hypertexte fait de même, provoquant enthousiasme ou rejet. Ce qui suit développe l'idée que, si les techniques mises en œuvre sont indifférentes à ce qui sera fait du texte, il importe au concepteur de se préoccuper des fonctionnalités qu'elles mettent en place. Si la qualité du maintien de celles que fournit le livre traditionnel peut inquiéter, les nouvelles possibilités apparaissent comme l'achèvement de la diversification des modes de lecture initiée par le codex et l'imprimerie. Il peut autoriser la plus grande diversité des approches en même temps que leur maîtrise par le lecteur. Le fait est bien connu pour les encyclopédies, nous montrons ici que cela vaut également pour les textes de type argumentatif. Mais les uns et les autres nécessitent impérativement que l'hypertexte se discipline, en particulier par une gestion rigoureuse des liens et des fenêtres. Dans cette orientation, l'hypertexte est totalement au service de la rationalité discursive et des implications morales et sociales qui en dépendent.

Mots clés : hypertexte philosophie argumentation hyperlien lecture

Introduction

On s'attendra sans doute, de la part d'un philosophe, à ce que la réponse soit ancrée dans les plus vastes généralités, portant sur les effets de l'introduction des techniques, plus précisément des technologies, dans les processus éducatifs, soit comme matière d'enseignement, soit comme auxiliaire d'étude. On imagine alors très bien que l'enjeu y sera de tenter de justifier à nouveau une des grandes approches de la question : des objections de type heideggerien (la technologie, avec l'informatique à sa pointe extrême, représente l'apogée d'une raison dépravée, la raison calculatrice) ; des réminiscences dites (à tort) rousseauistes (la facilité, l'abondance, l'intérêt paresseux sont le lit de la dépravation morale : l'introduction des techniques à l'école va à rebours d'une éducation vertueuse de l'effort, de l'ennui et de la persévérance) ; une expression du courant, disons «Huxley» (sciences et techniques sont au service des dominants, leur usage éducatif n'éduque qu'à la soumission aveugle aux savoirs des experts et à l'objectivité des machines : technocratie et bureaucratie) ; ou au contraire l'optimisme des Lumières, voire plus précisément le renversement de la position précédente par Condorcet (l'apprentissage par tous des sciences et des techniques est le cœur du progrès de la vertu, du bonheur et de la démocratie, avec quelque réserve envers les techniques et technologies qui ne valent peut-être guère que dans le choix de leurs usages).

Il n'y aura pas ici de telle discussion. Nous nous plaçons résolument dans la continuité de Condorcet (l'éducation aux sciences prépare l'esprit moral et civique, lequel permet de faire bon usage des techniques, thèse qui est aussi au cœur de la pensée de ce grand épistémologue que fut Popper), en ajoutant un point que nous postulons ne pas être contradictoire avec ce qui précède : l'éducation et la manipulation technique ne donnent pas seulement aux esprits des habitudes et des principes pour penser, elles conduisent à la transformation de ce qu'est l'esprit lui-même (que ce soit perçu comme accommodation selon Piaget, ou dialectique du travail selon Marx). Pour notre sujet, cela signifie que modifier les conditions de lecture ne doit pas être exclusivement analysé en rapport à des manières actuelles de lecture posées comme normes, mais que cela peut conduire à changer les manières de lire : pour le meilleur ou pour le pire, c'est la question !

Non seulement nous éviterons ici les généralités philosophiques, mais de plus nous ne répondrons à la question du titre que de manière indirecte à travers une autre question plus neutre «qu'est-ce que lire un texte argumentatif classique », non par volonté de dissoudre le sujet, mais au contraire afin de montrer que, même si les préoccupations citoyennes et morales sont absentes d'un projet de lecture par les moyens informatiques, elles ne peuvent que s'imposer au chercheur par la suite, au cours de son travail de réalisation ; il n'y a donc ici qu'une illustration du lieu commun : *quiconque se préoccupe de développer des*

outils techniques ne peut faire abstraction de leurs effets moraux et civiques, lequel n'est que le corollaire d'un autre lieu commun : les techniques sont neutres au niveau moral et civique, mais les orientations prises pour leurs usages sont lourdes de telles implications.

Cette intervention a pour origine un projet d'édition électronique du *Discours de la Méthode* de Descartes. Le principe de ce projet est assez simple : optimiser les aides à la lecture du texte par les moyens de l'informatique et surtout ceux de la présentation hypertextuelle. Mais une objection majeure, de principe, a été immédiatement exposée par les gardiens des œuvres classiques : ce n'est pas une bonne chose que de pousser le lecteur à utiliser les supports informatiques pour approcher un texte, et encore plus un texte philosophique classique. C'est pourquoi nous avons pensé utile d'essayer de mieux jauger la valeur des objections de ces derniers afin de juger l'intérêt de ce projet électronique. Il est vite apparu que cela passe par un effort de compréhension de ce que sont les finalités de la lecture entendues dans une perspective historique et dynamique. Le résultat auquel nous aboutissons est double. D'une part, l'hypertexte promet des bouleversements de même nature que ceux que le codex, puis l'imprimerie ont provoqués : un élargissement des manières de parcourir cette suite linéaire de signes graphiques que représente un texte, au détriment, sans les annuler cependant, des fonctionnalités anciennement établies. D'autre part, à l'instar d'une encyclopédie, mais pour d'autres raisons, le texte de type argumentatif trouve dans l'hypertexte un moyen d'approcher l'idéal des conditions pour sa lecture, à savoir une mise à disposition optimisée des moyens pour l'évaluer de manière rationnellement critique, lequel idéal supporte, dans l'orientation que nous avons choisie, les idéaux moraux et civiques de la démocratie républicaine.

Précisons enfin que nous nous plaçons dans la perspective de mise en place « d'instruments d'études » d'un texte rédigé dans un contexte d'un imprimé et non dans celle de mise en place d'une œuvre explicitement hypertextuelle.¹ Rappelons que nous nous limitons au cas des textes de type argumentatif, plus précisément d'une lecture critique de ce texte, peut-être érudite aussi, mais en aucun cas esthétique². Pour illustrer ce point, nous nous appuyons sur un exemple, que nous voulons paradigmatique, de lecture dans un environnement hypertextuel, un texte de philosophie (le texte philosophique par excellence) qui a servi de déclencheur : *le Discours de la Méthode* de Descartes³. Cet exemple généralise de beaucoup plus modestes réalisations prototypiques, disponibles à l'évaluation des lecteurs.

Après avoir rappelé et tenté de réduire quelques grandes objections faites à ce type de projet, nous présenterons comment, envisager une approche hypertextuelle et logicielle des textes argumentatifs et nous dégagerons enfin les enjeux moraux et civiques qui en découlent, alors que, dans l'esprit des objections indiquées en début, d'autres usages des hypertextes et d'autres approches logicielles conduisent à des conséquences opposées.

Un projet contesté

On numérise à tout crins

La numérisation des ouvrages qui ont été édités sur papier prend une extension considérable par le travail d'une multitude de bonnes volontés, bénévoles ou non, qui fournissent chacune quelques textes (ceux que recueille ABU par exemple), par des programmes universitaires (L'ensemble proposé par l'Université du Québec qui profite de la législation sur les droits d'auteurs à laquelle elle est soumise) ciblés sur un corpus, un thème, une époque (Cf l'édition des livres anciens de médecine entreprise par La Bibliothèque Inter-Universitaire de Médecine de Paris), ou constitués de manière éclectique (Athéna de l'Université de

¹ Le thème de la création d'hypertexte ex nihilo est privilégié dans les réflexions sur le livre électronique. On peut citer par exemple les articles de la seconde partie de Alain VUILLEMIN et Michel LENOBLE (dir) : *Littérature, informatique, lecture*, ou encore Alessandro PAMINI : « Alice au pays des hypertextes. Vers un hypertexte de recherche. » in Ferrand.

² Suivant l'analyse de Alain VUILLEMIN et Michel LENOBLE dans l'introduction à *Littérature, informatique, lecture* p 24. Dans ce cadre, Christian VANDENDORPE (*Du papyrus à l'hypertexte* pp 94, 104) distingue une approche plutôt dialogique (argumentative) et une approche plutôt historique (informative). Le *Discours de la Méthode* prétend les mener de front.

³ Notre approche est donc bien spécifiée. Pour une spécification parallèle pour l'étude des romans cf. Nathalie FERRAND (dir) : *Banques de données et hypertexte pour l'étude du roman*. Pour une approche générale, on consultera Christian VANDENDORPE : *Du papyrus à l'hypertexte*., ou encore la première partie de Alain VUILLEMIN et Michel LENOBLE : *Littérature, informatique, lecture* etc.

Genève), ou encore par des éditeurs privés qui se positionnent sur un marché qu'ils espèrent promis à un grand avenir, sans oublier évidemment les pharaoniques projets institutionnels des grandes bibliothèques (Gallica de la BNF).

Les produits se diffusent sur cdroms ou par internet, dans des formats divers : souvent comme suite de caractères ascii mis en forme depuis les fichiers exploitables par un traitement de texte (format rtf), parfois sous forme d'images, ou enfin dans leur combinaison optimisée (format pdf). Ils sont accessibles à tous gratuitement, ou moyennant un achat modique (mais sont quelquefois dépendants d'un abonnement onéreux), et les conditions de leur lecture sont multiples depuis l'exploitation par un traitement de texte ou un logiciel d'image standard, jusqu'à des logiciels qui en verrouillent les usages.

La lecture pressentie est d'abord une lecture sur écran, mais on ne néglige jamais d'ajouter que l'impression des pages est utile dès que le texte est long, impression qui ne saurait rivaliser avec les éditions papier. Il ne semble pourtant pas que l'intention des diffuseurs soit, en général du moins, de fournir une forme moderne des galées des méthodes traditionnelles afin que chaque récepteur de fichier puisse construire son propre exemplaire d'un ouvrage papier au moyen de sa propre imprimante. Ce n'est certes jamais exclu, mais jamais non plus proposé comme fonctionnalité essentielle. Il semblerait sans doute ridicule de proposer ce que des pratiques avérées, respectées et efficaces, plus anciennes continuent à fournir.

Entre lecture écran et édition d'imprimerie, le e-book représente l'espoir d'une lecture correcte des textes numérisés, simulant le livre ou du moins ses avantages les plus manifestes (pages, facilité de manipulation...). On parle d'améliorations prochaines substantielles, telle l'utilisation d'encre organisée magnétiquement afin de remplacer l'affichage écran et sa luminosité ⁴.

Mais les éditeurs audacieux ne percent pas, les éditions électroniques restent souvent suspectes (et sont en effet parfois peu fiables), les bibliothèques voient, devant l'ampleur du travail, s'éloigner le rêve d'une nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie virtuelle, enfin le e-book ne décolle pas et les projets qui l'entourent ne se concrétisent pas en réalisations industrielles tout public.

Contestations

Pour ces raisons, et pour d'autres encore (dont le simple constat que la lecture informatisée multiplie les déceptions ⁵), les critiques se multiplient à propos de cet ensemble de réalisations et projets. Des arguments mieux théorisés commencent à apparaître pour mettre en garde devant l'incitation à de telles pratiques. Sans prétendre en faire le tour, il semble utile de résumer celles qui semblent les plus pertinentes.

Manque d'audace dans l'invention.

Il n'est pas utile d'insister sur ce premier groupe qui n'est jamais énoncé que pour être dépassé. On reprochera par exemple aux réalisations de n'avoir pas rompu avec les fonctions et les traitements du livre classique et de n'en fournir que des ersatz au mieux inutiles, au pire nocifs ⁶. Les tenants de l'hypertexte ne manqueront pas de répondre, selon la remarque de Mc LUAN, qu'un nouveau média commence par vouloir imiter celui qu'il remplace avant que de déterminer de nouveaux usages ⁷. Ainsi, si la transcription des livres sous forme électronique numérisée (d'abord en numérisation d'images de pages, puis en transcription ascii) peut être envisagée comme un simple nouveau support du livre (présentant essentiellement l'avantage d'une plus grande facilité pour sa diffusion, et dont on peut facilement développer les inconvénients), il faut tenter avant tout d'appréhender les nouvelles fonctions autorisées permettant en particulier ⁸ de proposer de véritables hypertextes ou du moins de véritables outils de traitement hypertextuel et s'interroger sur leur intérêt pour la lecture ou l'étude. On est tenté de poser une alternative, alors que l'accumulation est tout à fait pensable : le livre numérique peut être appréhendé à la fois comme simulation du livre papier et comme

⁴ Jean-Rémi DELEALE et Sacha QUESTER-SEMEON : " Révolution : le livre unique " in Science et Avenir 617 Juillet 1997, Pp 77-79.

⁵ Cf. Hervé FISCHER : « le web n'est pas un livre », site web.

⁶ Cependant J. D. BOLTER (*Writing Space : the computer, hypertext and the history of writing*) ne voit pas (ou demande qu'il n'y ait pas) de réelle rupture d'avec le livre : le but est l'édition papier ; les parcours de lecture, la typographie restent imposés. Mais il se trompe sur les possibilités de l'informatique à jouer sur les formes et les mises en page, et il ignore surtout toute la partie lexicale du travail qui peut être mise en œuvre dès la numérisation en ascii. De même, « Plutôt que d'informatiser le texte, textualiser l'ordinateur » dit E. BARRETT (« Throuth and language in a virtual environment » in Barrett).

⁷ Cf. Alain GIFFARD : « Petites introductions à l'hypertexte » in Ferrand

⁸ A côté des traitements lexicologiques et documentaires.

hypertexte (ainsi que comme partie hypertextuelle d'un ensemble plus vaste, ou encore réorganisation des éléments etc.), le choix étant laissé au lecteur de l'option de lecture⁹. C'est ainsi que notre projet sur Descartes concilie le respect optimisé de la mise en forme de l'original et l'ouverture vers de nouvelles fonctionnalités visant à donner accès à un maximum d'approches de lectures.

Cette objection demande que l'on ait une claire compréhension des fonctions de la lecture, et que l'on puisse les unifier. Sans s'enfoncer très loin dans cette analyse, on relèvera cependant leur évolution, du volumen au codex, sur l'axe qui va de l'audition à la vision, de la temporalité à la spatialisation, du concret à l'abstrait, de la mono-lecture à la lecture comparée¹⁰, ainsi que la dialectique entre lecture extensive et lecture intensive. Selon ce que l'on privilégie, la numérisation apparaît alors comme le parachèvement du codex, son dépassement, ou sa régression vers les pratiques du volumen¹¹.

L'objection peut être affinée selon l'argument qui soutient que les livres sont inégaux devant un traitement par hypertexte. Les ouvrages établis à partir de manuscrits ou d'une diversité de sources incertaines forment une première classe privilégiée, à la condition, en outre, que soit jugées importantes les indications de toutes les incertitudes, choix et options éditoriales (ce qui n'est pas le cas du Discours de la Méthode)¹². A l'intérieur même des imprimés, les ouvrages où l'entrée du lecteur n'est pas au début du livre, qui abondent, en outre, en références et appels à d'autres documents semblent faits pour une transposition hypertextuelle : les encyclopédies se sont rapidement imposées sous cette forme, prenant en conséquence une importance nouvelle considérable dans le champ du savoir¹³. A la suite d'U. ECO, cette approche est fréquemment généralisée en distinguant les œuvres à consulter, organisées en réseaux utiles pour l'étude et la recherche, et les œuvres à lire qui ne devraient être abordées que sur support papier afin d'optimiser les conditions d'une lecture linéaire¹⁴. Si le roman traditionnel et l'encyclopédie bornent ce champ, il est difficile d'y positionner précisément d'autres genres, en particulier les ouvrages informatifs et argumentatifs¹⁵, ces derniers étant l'objet précis du travail présent.

On doit aller au delà de cette réponse, qui pourrait cependant suffire pour notre projet. Ce qui semble relever de contraintes exclusives de lecture au niveau des bornes¹⁶, doit s'entendre comme choix, voire contraintes accumulées. Un texte argumentatif demande, outre la linéarité de son argumentation, une plongée dans les

⁹ « On peut avoir le beurre et l'argent du beurre » dit à ce propos, Richard LANHAM : " L'érudition numérique ", Pour la Science, n° spécial 217, nov. 1995 Pp 168.

¹⁰ Frédéric BARBIER indique sur ce point que la forme rouleau ne permet pas de consulter plusieurs ouvrages ensembles : *Histoire du livre* p 17. Sur la portée générale de cette révolution idem p 27 sq.

¹¹ Christian VANDENDORPE : *Du papyrus à l'hypertexte*.

¹² Cf. Jean-Louis LEBRAVE « Hypertexte et édition génétique : l'exemple d'*Hérodias* de Flaubert » in Ferrand.

¹³ Dont l'analyse mériterait d'être faite. Il nous semble que l'impact vaut celui qui eut lieu en son temps avec l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, dont on peut noter par ailleurs qu'elle est souvent considérée comme précurseur des hypertextes non seulement par les modes de lecture qu'elle propose, mais aussi par la qualité du compromis qu'elle établit entre richesse des connaissances fournies et simplicité de leur accès (Jacques VIRBEL et Yannick MAIGNIEN « Le livre électronique » in Vuillemin pp 41-42). On notera aussi que le genre qu'elle inaugure se caractérise par le paradoxe d'offrir une lecture non motivée par la fin de l'ouvrage (Bertrand GERVAIS et Nicolas XANTHOS : « L'hypertexte : une lecture sans fin » in Vuillemin p 120). De plus, faut-il rappeler que réciproquement, le web lié à ses moteurs de recherche ressemble à une encyclopédie universelle... mais sans maître d'organisation.

¹⁴ Alessandro PAMINI : « Alice au pays des hypertextes. Vers un hypertexte de recherche. » in Ferrand cite, outre les productions de l'OULIPO, *Six Promenades dans les Bois de la Narration* de U. ECO, *Le Château des Destins* de CALVINO, ou encore *Bouvard et Pécuchet* de FLAUBERT, *Les Filles du Feu* de NERVAL, *Alice et De l'autre Coté du Miroir* de LEWIS CAROLL, et de manière générale les encyclopédies, les essais et les commentaires. Christian VANDENDORPE construit les caractéristiques des livres «bons pour le passage à l'hypertexte (*Du papyrus à l'hypertexte* p 248).

¹⁵ Christian VANDENDORPE argumente dans les deux sens : d'une part, il les place plutôt du côté des encyclopédies, surtout les ouvrages qu'il qualifie de fragmentés (*Pensées* de Pascal, *Essais* de Montaigne par exemple, et leur accorde donc de l'intérêt à être abordés selon des réseaux hypertextes ; d'autre part, il indique que même dans le cas des livres fragmentés, les fragmentations que provoque la forme hypertexte peuvent être discutables voire inacceptables (découpage et surtout problème de convergence des approfondissements : *Du papyrus à l'hypertexte* pp. 239 sq. On touche ici le nœud du passage à l'hypertexte : un usage non régulé des liens provoque une lecture divergente, un ouvrage est UN par une convergence qu'on lui présuppose (Bertrand GERVAIS et Nicolas XANTHOS : « L'hypertexte : une lecture sans fin » in Vuillemin p 117). Mais, outre le fait que les encyclopédies sont organisées dans cette perspective (Cf. note ci-dessus), rien n'interdit que l'on régle les liens.

¹⁶ Et encore !

références et contextes de réflexion de l'auteur ; l'argumentation elle-même a souvent besoin d'échapper à la linéarité (rappels de définitions ou résultats antérieurs, lignes de force et de convergence de Bergson...) ; la compréhension enfin peut passer par l'analyse d'ordres produits inconsciemment par l'auteur (hypothèses lexicologiques avant tout), ou cachés (rapprochements non explicités). Les notes critiques, et des ouvrages entiers de commentaires (les gloses qui envahissent les ouvrages du Moyen Âge ¹⁷) servent à réaliser cette tâche dans l'univers du papier, mais leur approche par hypertexte semble tellement mieux adaptée. C'est en ce sens que l'on propose l'approche du *Discours de la Méthode* : texte à références multiples (que Gilson a dégagées hors de toute perspective de numérisation) bien qu'elles y soient confuses, implicites ou cachées. Mais, cela ne doit pas faire oublier qu'il a été édité pour une lecture suivie, Descartes allant jusqu'à préciser qu'il doit être lu comme un roman (du moins en première lecture) ¹⁸.

Raisons physiologiques

Il faut les mentionner : conditions différentes de lecture au niveau de l'émission lumineuse, des formats, des modes de défilement, de la verticalité du support, de la moindre souplesse de consultation etc... On écrit beaucoup là dessus ¹⁹, mais nous ferons ici l'hypothèse que l'essentiel de ces problèmes trouvera une réponse technique, pour autant qu'ils méritent d'être résolus !

Beaucoup plus développés sont les arguments qui reconnaissent dans le livre classique le résultat d'un long processus d'assimilations et d'accommodations réciproques entre les facultés cognitives et perceptives des lecteurs et les conditions de présentation des marques significatives : le format des pages, les marges, les longueurs de lignes, les polices, l'épaisseur des pages en deçà et au delà de la lecture, la pause du changement de page... sont négligés ou mal simulés dans les présentations informatiques des textes quand elles ne sont pas volontairement réduites. C'est au nom de cet argument que la BNF a pris l'option d'une numérisation image des textes. On peut répondre que les progrès de l'informatisation permettront une simulation de plus en plus satisfaisante, c'est l'hypothèse des e-books ; mais il semble préférable de dénoncer ici l'illusion de la légitimité à ce que le présent prenne pérennité. En effet, le cerveau et les organes perceptifs se sont tout autant accommodés au livre que le livre ne l'a fait au cerveau ²⁰ ; vouloir éviter un nouveau contexte d'accommodation suppose que l'on considère que l'état présent ne doit plus changer. De plus, cette accommodation n'a jamais cessé, et c'est l'écrit lui-même qui a commencé à mettre en place les contextes que permettent l'hypertexte et la lecture écran. Sans régresser jusqu'aux bouleversements du codex envers le volumen, on peut rappeler la généralisation des éditions de poche ²¹, la généralisation des tailles de police pour signaler des modes de lectures différents, les encarts, les intertitres etc. ²²

Raisons mystico-artistiques

Un peu différents quoique rarement bien distingués sont les arguments qui soutiennent que la présence matérielle, dans son épaisseur historique, de l'ouvrage importe à l'accès réel à la pensée. L'air a déjà été entendu pour faire la critique des diffusions en collection de poche, voire celle du livre en général dans sa prétention à remplacer l'oral qui, seul, fournit la présence pensante de l'auteur.

Il est incontestable que d'aucuns ont besoin de côtoyer les éditions originales ou les manuscrits pour fusionner avec la pensée de l'auteur ²³ ; on peut prétendre en outre que la pensée se partage aussi sur le mode kinesthésique ; on peut surtout soutenir que la lecture des œuvres a tout à gagner de respecter les conditions

¹⁷ Frédéric BARBIER : *Histoire du livre* p 46.

¹⁸ *Discours de la Méthode*, première partie : « Mais ne proposant cet écrit que comme une histoire, ou, si vous l'aimez mieux que comme une fable... »

¹⁹ Yves QUERE, Isabelle LEGUAY, Nadine ROBERT, Jean MESNAGER, Jean-Pierre JARRY : *Lecture, informatique et nouveaux médias*. 1997. Rapport consulté sur site internet.

²⁰ Christian VANDENDORPE : *Du papyrus à l'hypertexte* p 61.

²¹ La réédition de l'édition Adam-Tannery des œuvres de Descartes en format réduit est symptomatique, de même que les rééditions du PUF.

²² En faveur du livre numérique, on peut mentionner, à l'intersection de ce type de raisons et de ceux qui suivent, l'argument pédagogique qui y voit la possibilité d'une multiplication des approches d'une information selon les styles pédagogiques : visuels et auditifs, dépendants ou non du champ etc. Richard LANHAM (" L'érudition numérique ") esquisse cette réponse. Nous délaissions ici cette approche.

²³ Sans qu'il soit question ici du repérage des variantes, remords etc. qui ont, bien sûr une importance plus objective... et qu'une édition informatique est particulièrement apte à transmettre : par notes sous les formes de boutons et fenêtres temporaires.

de réception exigées pour les arts figuratifs, développée autour de l'idée que l'auteur a inscrit sa présence vivante ou sa pensée dans la matière qu'il manipulait. Mais une claire séparation de la portée des arguments ne conduit jamais à l'opposition radicale du texte informatisé et du livre :

- La magie de l'œuvre ne peut valoir que pour des originaux : les manuscrits de l'auteur (comme un tableau), à la rigueur pour l'édition qu'il a mise en œuvre dans sa vie (comme une lithographie), plus légitimement pour les ouvrages sur lesquels d'autres avant nous, anonymes ou célèbres, ont penché leur front studieux ou leur regard rêveur. L'argument oppose donc cet ensemble à toutes les éditions nouvelles qui ne diffèrent entre elles que par le degré de leurs prétentions simulatrices.

- Qui s'inquiète d'une transmission de la pensée d'ordre kinesthésique, ne peut éviter de demander alors que l'approche auditive, que le livre a occultée, soit réhabilitée, que l'on renonce au moins aux qualités de la lecture silencieuse et aux artifices qui la favorisent. Ce que l'on désirerait en fait, est la présence des auteurs pour les toucher, les sentir, ou entrer dans cette résonance mystérieuse dont la psychanalyse a tenté la théorie. Mais le livre ne produit jamais que des ersatz d'un contact réel, où les analogies sont limitées (au mieux) au support papier et à l'encre (les plombs remplacent la plume, le codex les feuilles volantes...), et l'informatique, qui les perd certes, peut en mettre bien d'autres à disposition. Si l'on se limite en fait au toucher de la souris, du clavier ou de l'écran (tactile), rien n'interdit de prévoir les simulations les plus originales que l'on puisse imaginer par des gants ou autres récepteurs sensoriels. Mais le plus important est sans doute la mise à disposition facile des données auditives : la voix peut doubler le texte, à la libre volonté du récepteur. On peut alors inverser l'argument et s'inquiéter que, à l'instar de la révolution des médias vidéo analysé en son temps par Mc Luhan, l'informatisation des livres ne rétablisse des formes archaïques, régressives, d'accès à l'information et au savoir. Tout est dans la nuance : l'hypertexte signe-t-il, comme hyper-média, l'invasion de l'image et du son (et bientôt du toucher) dans le livre, ou bien marque-t-il le retour du texte et l'échec du pur audio-visuel ? Si la nuance est libre, la cohérence de ses effets s'impose : qui s'inquiète du multi-média ne doit pas fantasmer sur le caractère irremplaçable de la leçon ou du dialogue oraux, ni rechercher la magie de l'original ; qui chante le retour du texte, doit éviter que l'hypertexte ne se vautre sans raisons impérieuses dans l'hypermédia.

- Enfin, si le domaine des ouvrages est la philosophie, alors l'argument revient à proposer une dissolution de la philosophie dans les beaux arts. Or, les beaux arts, s'ils peuvent prétendre à la raison intuitive, sont le contraire de la rationalité discursive ; et nous doutons que la philosophie, qui est expression de la raison, puisse concilier raison intuitive et rationalité discursive. Certes la primauté de l'intuition étant soutenue par certains, nous devons accorder qu'il y a cohérence à soutenir ensemble les quatre attitudes que sont le goût pour les grimoires, la méfiance envers la rationalité discursive, la préférence pour ce qui évite les technologies rationnelles, et le refus de la numérisation. Quoiqu'il en soit, nous pouvons conclure que, même si une approche de la philosophie demande le livre dans l'épaisseur de sa vie, une autre approche tout aussi légitime se contente, voire préfère les chaînes ascii (les images numérisées dans une moindre mesure) qui facilitent les manipulations et accès par boutons et liens, et grâce auxquelles le calcul peut aider la réflexion (lexicologie, analyse des données comme incitateurs d'hypothèses).

Raisons cognitives

Souvent combinées avec les raisons physiologiques, leur distinction est cependant assez aisée.

- S'il y en a, les liens hypertextes sont appréhendés, par leur pérennité et leur « matérialité » comme des points d'objectivité sur le texte, de manière illégitime dans la mesure où l'indétermination complète sur le type de liaison en jeu et l'absence de justifications laissent la porte ouverte à l'arbitraire le plus total, voire à l'abus sophistique. Présents dans l'œuvre numérisée, ils s'incrustent avec une évidence quasi-factuelle dans le texte. Certes, c'est aussi ce que font, en édition papier, bien des apports d'éditeurs tardifs, tels les titres de paragraphes dans les éditions Tricot d'Aristote ou le parallélisme des deux éditions de la *Critique de la Raison Pure* et les notes en général ; mais c'est avec moins d'intensité et le sens de ce qui est exposé est directement justificatif de l'existence même de l'excroissance. La critique est sérieuse et ne doit aucunement être ignorée, mais cela ne relève que de modalités précises de l'hypertexte, qu'il est tout à fait souhaitable, voire nécessaire, de contrôler : rendre clairs les raisons et les types des liens d'une part, ne les rendre actifs

que sur libre décision du lecteur d'autre part (et en profiter pour faire de même avec les similaires exportés des éditions papier : notes etc.)²⁴.

- La simplicité de navigation dans les documents électroniques alliée aux possibilités de recherches ciblées sur le vocabulaire, pousse l'utilisateur à abandonner toute lecture suivie, linéaire, du texte, ce qui représenterait une mauvaise manière de fréquenter les œuvres. Reprenant la métaphore développée par Mark HEYER²⁵, Christian VANDENDORPE a analysé avec soin cette idée et a conclu, à juste titre, à l' inanité de l'argument²⁶. Or le codex répond, indique-t-il, à trois fonctionnalités très différentes. Le lecteur peut brouter, c'est-à-dire suivre effectivement la linéarité du texte, mais si le codex s'impose et évince le rouleau, c'est parce qu'il libère le lecteur de cette contrainte ; le lecteur y peut en effet aussi fureter, c'est-à-dire parcourir de manière plus ou moins désordonnée l'ouvrage, ce que fait ni mieux, ni moins bien, un texte informatisé ; il peut enfin, grâce aux index et tables diverses, chasser, c'est-à-dire chercher des informations précises dans l'ensemble, ce que permet beaucoup mieux le support informatisé par recherche de caractères, indexations et liens hypertextes²⁷. On conclura donc que, dans la mesure où brouter est une forme privilégiée de lecture, ce que l'on soutient en général pour une lecture en raison (en particulier philosophique), alors le codex semble meilleur que le texte numérique, mais il est lui-même imparfait, incitant à de « mauvaises » lectures, en regard des rouleaux. Mais on peut aussi ajouter qu'il est aisé de contrôler par logiciel qu'une lecture se fasse linéairement, ce que même le rouleau ne saurait imposer²⁸.

- Dans le même ordre d'idée, ces liens, « organisés » en rhizome, peuvent déstructurer totalement le texte et inciter à une lecture aléatoire, qui n'est ni de l'exploration, ni de la chasse, ouvrant la porte à une interprétation débridée. On peut répondre que tout dépend de ce que font les liens et de leur clarification fonctionnelle ; la pratique habituelle d'usage indifférencié, quand le lien ne signifie que liaison, mérite totalement cette critique ; mais ce n'est pas le cas, si les liens construits sont d'une portée sémantique précise et claire, telle les variantes ou encore les sources référentielles, ou s'il sont distingués en types sémantiques explicites²⁹.

De manière plus générale, il ne faut pas cacher cependant qu'il y a ici occasion de choix d'un champ d'approche des textes, limité par deux extrêmes : développer une compréhension (que l'on juge idéalement préexistante à la lecture, lecture explicative) ou favoriser les interprétations (sans qu'il y ait souci d'un sens réel initial du texte, lecture herméneutique). Dans le second cas, qui participe de la mode des rhizomes, que nous ne partageons pas (du moins pour les textes argumentatifs), la critique envers la confusion sémantique dans les appels de notes est retournée en indication d'une qualité (mais la première critique ci-dessus : les liens figent le texte, est particulièrement pertinente) ; par contre dans le premier cas, dans lequel nous nous inscrivons, il faut

²⁴ L'indifférence interprétative des liens est le talon d'Achille de l'hyper-texte. Il est fréquent que ce soit noté (Christian VANDENDORPE : *Du papyrus à l'hypertexte* p 213 sq. ; mais après le diagnostic, reste à mettre en place une thérapeutique.

²⁵ Mark HEYER : " The Creative Chauenge of CD-ROM " in S. Lambert et S. Ropiequet pp. 347-357.

²⁶ Christian VANDENDORPE : *Du papyrus à l'hypertexte* p 210. La métaphore est plus développée dans : « de la lecture sur papyrus à la lecture sur codex électronique. » Site internet.

²⁷ On peut y préciser le braconnage, métaphore développée par Michel de Certeau : « La lecture absolue ». Christian VANDENDORPE mentionne l'idée mais sans esquisser le moindre rapprochement avec la chasse : *Du papyrus à l'hypertexte* p 232

²⁸ On ne peut nier que le mode de lecture linéaire semble appeler une pédagogie d'une progression contrôlée rigoureuse dans le savoir, ce que, en son temps, dans une perspective béhavioriste, avant même ses applications informatique sous forme d'EAO, Skinner proposa sous le nom d'enseignement programmé ; et que dénoncèrent avec virulence ces mêmes penseurs qui veulent contraindre à la lecture linéaire. Analogie sans rigueur et sans valeur dira-t-on !

²⁹ C'est ce qu'expose Alain GIFFARD : « Petites introductions à l'hypertexte » p 112 quand il propose de dépasser les liens extensifs par des liens intensifs, partiellement du moins car il associe la typification des liens à l'automatisation de leur construction. De même Jean-Louis LEBRAVE (« Hypertexte et édition génétique : l'exemple d'*Hérodiade* de Flaubert » in Ferrand) construit spontanément neuf types de liens distincts pour transcrire le manuscrit d'*Hérodiade* en hypertexte. Alessandro PAMINI dans « Alice au pays des hypertextes. Vers un hypertexte de recherche. » in Ferrand indique de même que « les liens sont aveugles » (p. 162) et qu'il faut construire leurs définitions explicites (p. 169). De manière plus mystérieuse, Bertrand GERVAIS et Nicolas XANTHOS dénoncent la confusion entre le sens linguistique (sémiotique) et le sens informatique (non sémiotique) du bouton (« L'hypertexte : une lecture sans fin » in Vuillemin p 115).

prendre acte de la critique et donc préciser effectivement la sémantique des liens et, en conséquence, les parcours de lecture induits. Entre parcours linéaire unique imposé et parcours libres, il y a place pour des parcours régulés et justifiés ³⁰.

- Plus sérieux est l'argument qui, rappelant qu'une lecture est toujours contextuelle, soutient que le propre du livre est de tenter de limiter au mieux ce contexte au co-texte ou plutôt au pré-co-texte. Lorsque l'on ouvre un livre, la préface ou l'introduction construisent au mieux un contexte initial pour la lecture, puis celle-ci se développe par une modification progressive du contexte en raison de la lecture elle-même. Il est évident qu'une entrée directe dans le corps du texte ne permet pas cette production, tout au plus le lecteur peut-il rappeler ses souvenirs d'une lecture linéaire antérieure pour autant qu'il y en a eu une ! Une preuve a contrario se trouve dans l'attention toute particulière à unifier le contexte dans les essais d'hyper-romans ou d'hyper-récits (y compris dans les expériences préinformatiques de l'OULIPO). L'enjeu est important : on peut être tenté d'écrire en sachant que l'on sera lu hors contexte (c'est la tendance des ouvrages et articles scientifiques qui n'ont pas eu besoin de l'informatisation pour être essentiellement lus de la sorte) ; mais on peut aussi ajouter à tout fragment de texte accessible directement un préalable contextuel, sur le mode des résumés des feuillets ou des articles fragmentés ; on peut enfin simplement éduquer à l'attention au co-texte, voire l'imposer par des parcours minima obligés (ce que l'informatique permet et non le papier ! Solution qui ne nous agréait guère faut-il préciser). En réalité, concernant les textes argumentatifs du moins, il nous semble que la question est plus complexe. Il faut en effet noter que le livre est souvent très insuffisant dans la caractérisation des contextes, car, contrairement à l'idéal du roman, le cotexte ne suffit pas. Seuls les appels de références sont possibles, mais les références elles-mêmes ne sont pas disponibles et leur appel est en général a-cotextuel par demande d'entrée à une page précise ou indication d'un fragment limité. L'hypertexte peut fournir par compte une réponse très satisfaisante à cette difficulté, c'est la raison majeure du projet du *Discours de la Méthode* : les appels à références peuvent être multipliés et renvoyés aux références elles-mêmes, lesquelles peuvent être accessibles dans leur totalité, éventuellement sous une forme qui permet d'insérer un minimum contextuel (commentaire). On peut ajouter que l'informatisation permet de construire une diversité optimisée de types contextuels que l'utilisateur peut librement choisir d'activer ou non. Pour le *Discours de la Méthode* par exemple, on peut distinguer : les œuvres antérieures dont s'est inspiré Descartes, ce qui se retrouve dans le corpus cartésien, les commentaires postérieurs, sans oublier les contextes lexicaux et, à travers eux peut-être, conceptuels. Faut-il mentionner que la question de la typification des liens rejaillit !

Autres raisons

Un autre argument revient à soutenir que le texte numérisé perd de sa valeur intellectuelle en proportion de sa valeur marchande et de sa simplicité d'acquisition. C'est possible, mais cela relève d'une curieuse construction de la valeur des textes, au mieux élitiste (appartenir aux milieux qui les côtoient), au pire cynique (posséder richesse et puissance).

Plus sérieux est l'argument qui déplore la profusion des ouvrages proposés par les éditions numérisées, soit par la multiplication des offres, soit par les moyens de recherche documentaire proposés. Le premier cas est sans intérêt propre, à cheval entre l'argument précédent et le second cas. Ce dernier indique un problème réel. La pratique intellectuelle traditionnelle de travail sur les textes consiste en une attention soutenue, longue et attentive sur quelques ouvrages, alors que la proposition d'une myriade de documents ne peut qu'inciter à renoncer à brouter pour ne plus que chasser ! C'est en effet indiscutable, mais, notons-le encore une fois, nous sommes au terme d'une logique qui ne relève pas de l'informatisation mais de l'imprimerie elle-même, puis de la prolifération éditrice depuis le XIX^{ème} ³¹. Peut-être faut-il déplorer les époques où avoir accès à quelques dizaines de livres était un luxe, peut-être faut-il appeler de ses vœux la situation exposée dans le film *Fahrenheit 451*. Il nous semble que, encore faudrait-il restaurer la lecture lente et limitée,

³⁰ Cf. Jan HERMAN : « Quand un texte se dé-livre. Romans et préfaces du XVIII^{ème} face à l'ordinateur » in Ferrand, qui choisit la voie interprétative. Il justifie ce choix en identifiant cette analyse à la distinction faite par U. ECO (*Lector in Fabula*) entre topos et topic d'un texte, elle-même rapportée à celle entre axe de lecture paradigmatique et axe de lecture syntagmatique ; ce que nous contestons : si l'interprétation fuit l'approche syntagmatique, la compréhension n'est pas nécessairement structurale et peut s'appuyer sur l'histoire. De manière parallèle, cette anarchie des liens dans l'hypertexte est rapprochée, par Alain GIFFARD (« Petites introductions à l'hypertexte » in Ferrand) du post-structuralisme et des théories de la déconstruction.

³¹ Bruno BLASSELLE : *Histoire du Livre* vol 2, chapitre 3

ce n'est pas tant en limitant les biens disponibles, qu'en dévalorisant la chasse dans le monde intellectuel que l'on pourrait y arriver !

On pourrait encore dégager des raisons économiques (les droits d'auteurs et les profits d'éditeurs menacés), institutionnelles (quelle garantie de conformité du texte à l'original), politiques (la censure est mise en défaut), idéologiques (par ricochet la profusion aisée des textes informatisés signe l'oubli, la mort de ceux qui ne le seront pas ³²), et sans doute d'autres encore : toutes sont valables, mais aucune n'est réellement probante.

Conclusion

L'intérêt de ce tour d'horizon est peut-être d'avoir conforté le lecteur dans ses convictions, mais consiste surtout à mettre en valeur quelques idées de base sur la transcription des ouvrages sur support informatique.

- Il faut d'abord être clair sur ce que l'on envisage ; se place-t-on dans le présent technologique commun, dans les innovations attestées ou dans un futur qui reste problématique en raison d'incertitudes soit techniques, soit politiques ou économiques. Pour la suite, pour notre part, nous nous situons résolument dans le présent de la technologie informatique.

- On ne peut s'intéresser vraiment au livre et à la lecture informatiques qu'après analyse des fonctionnalités espérées (voire redoutées) et anticipation des effets de la généralisation des pratiques. Sans cette mise au clair préalable, il y a de grandes chances pour que la motivation du discours, justificatif aussi bien que critique, soit ailleurs : soit dans l'apologie ou la dénonciation générale de l'informatisation en général, soit dans l'apparition de l'imprimerie (voire de l'abandon du rouleau pour le codex) ³³, soit dans le développement de l'audio-visuel etc.

- Cette analyse est simplifiée si l'on distingue d'abord les fonctionnalités du livre sous sa forme commune actuelle (ne considérant qu'en seconde analyse les particularités du livre ancien, rare etc.), et si l'on étudie le texte numérisé en ce qu'il interdit, dénature, complémente ces fonctions, ou en ce qu'il en procure de nouvelles ³⁴.

Nous soutenons sur ce point ceci :

- Le texte numérisé n'interdit aucune fonctionnalité non accidentelle du livre (il est évident qu'il vaut mieux un épais codex qu'un cdrom pour atteindre un pot de confiture au dessus d'une armoire !). Cependant, les conditions de lecture linéaire des textes numérisés ne sont pas actuellement favorables, mais c'est ignorer les facilités d'impression et surtout négliger que nombre de ces textes n'auraient pas été consultés sans numérisation.

- Il complète, à première vue sans ajouter grand chose, les fonctions de furetage. Cependant il permet des furetages sélectifs et intelligents beaucoup mieux que le support papier. Si les sauts de page en page ou de chapitre en chapitre ou encore les sommaires sont de même nature, la numérisation ouvre d'autres possibilités pour parcourir le texte rapidement (niveaux de plans i.e. sommaires dynamiques, débuts de paragraphes, mise en valeur du vocabulaire sur-représenté, ou des noms propres, voire options de variations de taille de police en fonction d'options de lectures, et peut-être, un jour, construction de résumés dignes de ce nom). Enfin, il permet de gérer l'historique du parcours avec ou non des marques volontaires par signets.

- Il transcende toutes les pratiques papier de recherche sélective que ce soit sur le plein texte ou dans le cadre de gestions documentaires.

- Enfin, il permet de construire des « points de vue » sur le texte que l'on trouve parfois, rarement et imparfaitement réalisé sur support papier, ce qui en fait un auxiliaire précieux pour une lecture intensive, raisonnée et savante des textes. On peut même parler ici

³² Frédéric BARBIER : *Histoire du livre*, indique que le passage aux manuscrits fut une raison importante de la disparition de nombreux textes antiques, qui ne furent pas rapidement recopiés sous le nouveau format.

³³ Christian VANDENDORPE soutient que ce fut une révolution technique plus importante que l'imprimerie : *Du papyrus à l'hypertexte* p 61.

³⁴ Il faut signaler cependant qu'Alain VUILLEMIN « Le lecture interactive et 'l'écrit-lecture' » in Vuillemin p 101) estime que l'apport effectif de la numérisation est à peu près nul. Mais il ne s'agit que d'un constat provisoire qui sert d'incitation à développer ce qui constitue des réels apports nouveaux.

de mise en place d'expérimentation de type scientifique ³⁵, ou, ce que nous soutiendrions plutôt, d'incitations à hypothèses et constructions de modèles ³⁶.

Tout cela fait l'objet principal de notre projet que nous allons développer à présent.

Un projet sans préoccupation morale

A partir du postulat, que nous espérons avoir rendu difficile à contester, selon lequel présenter un texte de philosophie dans un environnement multimédia permet de multiplier les conditions de la lecture du texte, de multiples pistes se dégagent, parmi lesquelles nous avons relevé :

Modifier les styles et conditions de présentation

En regard de la fixité d'un texte écrit sur support papier, où les conditions de variations de lectures sont externes et posées accessoires (intensité lumineuse, usage de loupes et lunettes)³⁷, on peut proposer sur un support informatique une multitude d'affichages par bascules d'options de présentation du texte ou par action directe sur ce qui est présenté à l'écran : changement de police, grossissement, modification de taille des lignes, choix des marqueurs différentiels tels gras ou guillemets, coupure ou non des mots en fin de ligne, présentation et type de présentation des images et dessins, accès aux seuls titres et sous-titres etc. ³⁸.

Ces variations sont accessibles par simple usage d'un traitement de texte, pour autant que le document puisse y être affecté, mais elles peuvent être également intégrées dans le cadre d'un logiciel spécifique de présentation. Fort spectaculaire est l'utilisation de pages de texte en approche graphique vectorielle permettant au lecteur de choisir sans aucune difficulté le format des pages sans modifications autres de présentation.

En pratique

C'est une des fonctionnalités implantées dans le projet graphique "Sources du Discours de la méthode" (par usage du langage Flash) ³⁹. Par simple click souris l'image graphique d'une page est agrandie ou réduite sans autre modification de mise en page, les mouvements de la souris remplacent en outre les ascenseurs habituellement utilisés pour accéder aux éléments non affichés des pages.

Diversifier les versions

Reproduction des éditions "marquantes" dans leur matérialité.

Le format image, voire un patient travail de mise en forme du texte ascii peut permettre au lecteur d'approcher l'ouvrage dans l'essentiel des particularités de la réception primitive. Certes une approche informatique semble inutile pour cela : la mise en page, le respect des graphies ou la pagination ont été reproduits au mieux dès l'édition Adam-Tannery de notre texte, et les reproductions offset, telles celles de l'éditeur Olms dans les années 70, semblent meilleures, ne serait-ce que par la conservation d'un support papier ⁴⁰.

³⁵ Geoffrey ROCKWELL et John BRADLEY : « Empreintes dans le sable » in Vuillemin p 143.

³⁶ Cf. toute la tradition de la lexicologie. En philosophie, dès 1970, André ROBINET multiplie dans cette optique les articles dont « Descartes à l'Ordinateur » (*Les Etudes Philosophique* 1970), « Hypothèses et confirmation en histoire de la philosophie » (*Revue Internationale de philosophie*, 1971, 95-96). Anne BECO édite *Du Simple selon G.W. LEIBNIZ*, chez Vrin en 1975. R. SASSO établit de claires et courtes synthèses dans « L'informatisation de la Philosophie » in *Revue de l'Enseignement Philosophique* Avril-Mai 1979 etc.

³⁷ Ce n'est pas forcément le cas des lectures esthétiques, ou dans le cas d'œuvres graphiques particulières ; mais c'est hors de notre sujet.

³⁸ Christian VANDENDORPE indique que les responsabilités d'édition sont transférées vers le lecteur *Du papyrus à l'hypertexte* p 90.

³⁹ Le projet de réalisation internet : « Sources du Discours de la méthode » en cours de réalisation est modulé en diverses approches destinées finalement à se rejoindre : une approche graphique de présentation des textes, une approche logicielle de limitation des transferts d'informations par liens, une approche éditrice de numérisation de textes, une approche documentaire de mise en relations de l'ensemble et une double approche philosophique : méthodologique, d'étude de pertinence à promouvoir et faciliter l'accès des textes en relations, et historique de construction et validation des liens établis eux-mêmes.

⁴⁰ Gallica propose un large éventail de numérisation image de textes originaux, mais pas le *Discours de la Méthode* lui-même.

Ce que permet ici le support informatique est autre : d'une part la facilité d'accès à ces formes par la modestie de leur coût de réalisation (et de leur appréhension), la possibilité de les multiplier rapidement et de mettre un grand nombre de reproductions intéressantes à disposition de tout public (les différentes éditions initiales, les éditions princeps, et encore des exemplaires annotés par tel ou tel grand nom de la philosophie) ; d'autre part, et surtout, l'accès comparé immédiat de ces formes. Alors que le document papier est pris ici dans une alternative, la numérisation permet un basculement immédiat, à volonté, des formes graphiques utilisées, et peut en proposer la multiplication. Par exemple, pour le *Discours de la Méthode*, le lecteur pourra choisir une police similaire à l'édition originale (Adam-Tannery), une police approximativement similaire (Gilson) ou une police moderne.

Il n'empêche cependant que l'avantage reste modeste et que le support papier pour de telles opérations mérite d'être privilégié, sans oublier cependant que ce dernier lui-même ne peut récupérer la moindre miette de la magie de tenir entre ses mains un original, nécessaire à une approche philosophico-artistique de l'œuvre.

Remarquons que la détermination de ce qui doit être jugé signifiant pour un texte est un enjeu considérable qui participe de la compréhension de ce qu'est la discipline dans laquelle il s'inscrit. Il y a place pour toutes les nuances entre les deux extrêmes de la philosophie, celle où l'on tente d'approcher le texte au plus près de sa réalité originaire (qui tend à une conception de la discipline comme un analogue de l'art : une pensée se transmet, aussi, par la matière), et celle où l'on postule l'universalité de l'expression discursive selon la raison, jusqu'à éviter de considérer les difficultés des traductions. Les positions moins extrêmes se modulent autour du choix des marques intentionnelles, conscientes ou non, que l'auteur aurait établies (ou que le lecteur aurait ressenties) comme philosophiquement significatives. Le bon sens reconnaît que la traduction modifie le sens, mais ni la modernisation du graphisme, ni la mise en page, ni même l'actualisation de l'orthographe. Cela fixe une position médiane : la différenciation significative ne peut être attribuée aux différenciations matérielles ni même aux actualisations de langue ⁴¹, mais aux changements de langue et aux modifications du texte même à l'occasion des rééditions.

Reproduction des diverses éditions, variantes et textes préparatoires.

Un peu différente, en effet, est la facilité pour accéder aux différentes éditions d'un texte ou encore aux formes préparatoires, manuscrites ou non (ce qui n'est pas le cas pour notre texte ⁴²). Il en est de même pour les différentes traductions le cas échéant. Certes, les éditions papier savantes fournissent un tel produit, mais toujours figé dans une perspective de lecture précise : les variantes sont mentionnées entre crochets ou autres signes du même genre, à moins que ce ne soit en notes en bas de page ou en fin d'ouvrage, ou bien les textes sont disposés grossièrement en parallèle sur des verso et des recto (page gauche pour le texte de référence, page droite pour une traduction ou une révision) à moins que ce ne soit entre haut et bas de page ⁴³ ; de plus, la prise en compte de plus d'une variante entraîne vite la confusion.

Le multifenêtrage permet ici des variations claires à l'infini, qu'il faut laisser à la responsabilité de l'utilisateur, par la mise en page des présentations parallèles et par le choix d'options préalables de lecture, par exemple : notes activées par passage de souris en fenêtre temporaire, telle option activée par clic droit

⁴¹ Les premières éditions du *Discours de la Méthode* se tiennent à la limite d'une lecture contemporaine aisée. Mais, en général, il ne faut pas beaucoup remonter dans le temps pour que, sans parler des modifications des les signifiants lexicaux eux-mêmes, les marques formelles rendent une lecture contemporaine difficile : marques de paragraphes absentes, ponctuation instable ou différente ; un peu plus avant dans le temps encore, les mots sont accolés... De manière traditionnelle, l'éditeur a responsabilité des transformations à réaliser, l'informatisation peut la transférer au lecteur. Cf. Christian VANDENDORPE : *Du papyrus à l'hypertexte* p 31. Remarquons en passant que l'affirmation de cet auteur (p 57) que le *Discours de la Méthode* invente le saut de ligne comme marque de paragraphe semble erroné (Cf. par exemple : *Les Contes de Canterbury* édité par William Caxton vers 1530, ou encore *Le Songe de Poliphile* dans ses multiples rééditions du XVIème siècle).

⁴² Suite à un malheureux naufrage qui préserve l'humanité d'une avalanche supplémentaire de commentaires et analyses ! Sur l'intérêt de l'hypertexte pour la présentation de manuscrits, Cf. Jean-Louis LEBRAVE « Hypertexte et édition génétique : l'exemple d'*Hérodias* de Flaubert » in Ferrand. Cet auteur indique avec pertinence que l'hypertexte répond à « l'éloge de la variante » qui s'est installé aussi bien pour la considération égale de tous les exemplaires disponibles des textes anciens antiques et médiévaux, que pour l'étude de la création littéraire à travers les manuscrits (qu'il nomme « hypertextes de papier ». Mais cette approche est ici exclue méthodologiquement.

⁴³ La lecture de la *Critique de la Raison pure* diffère en fonction des conditions de présentation des deux éditions : haut et bas de page pour l'édition 1944 du PUF, rejet des spécificités de la première édition en appendice pour l'édition Garnier Flammarion de 1976, présentation successive des variantes en Pléiade, Gallimard 1980. Faut-il ajouter que les lectures induites sont philosophiquement très différentes ?

etc... Une appréhension parallèle des traductions semble particulièrement intéressante (un exemple est réalisé dans un cdrom qui présente diverses traductions et l'original latin de l'*Ethique* de Spinoza)⁴⁴.

Le Discours est exceptionnellement pauvre sur ce point, mais il est intéressant de pouvoir disposer, en parallèle, de l'édition latine postérieure, que Descartes n'a pas écrite lui-même, mais qu'il a contrôlée et approuvée (de nombreuses éditions modernes marquent en notes quelques points jugés cruciaux pour la compréhension⁴⁵). De même, alors qu'un éditeur papier aurait du mal à faire accepter un jeu de notes exposant les choix des traductions anglaises pour un public francophone, la possibilité par libre choix du lecteur de les activer ne saurait être critiquée, surtout si le texte français et la traduction peuvent être prises également comme référence de travail : qui critiquera que l'on ajoute, sans moyens supplémentaires, à la possibilité pour l'anglophone de se référer à l'original, celle de consulter la traduction anglaise pour le francophone ? Ce multi-usage dilue la responsabilité éditoriale, voire traductrice, sans la supprimer, au profit de la responsabilité du lecteur lui-même.

En pratique

Dans le prolongement du cdrom sur l'*Ethique* de Spinoza, une première simulation a été proposée dans le recueil *Multimédia et construction des savoirs*⁴⁶. Il n'est pas difficile d'en exposer par écrit le fonctionnement : une version est choisie comme version de référence et affichée dans une fenêtre spécifique, le lecteur s'y déplace à volonté. Il peut par ailleurs activer une ou plusieurs fenêtres qu'il dispose librement, présentant d'autres versions (choisies par bouton, pop-up menu ou autre). Par défaut le contenu de ces fenêtres correspond au mieux à ce qui est présent dans la fenêtre de référence et suit les variations de cette dernière. Une bascule permet de supprimer les contraintes de variations, une autre permet d'intervertir le texte de référence et un texte dépendant. Enfin, une fenêtre peut être activée qui permet de contrôler la stabilité du lexique des versions comparée à une version de référence⁴⁷. Le cas échéant, les possibilités traditionnelles des traitements de texte, telles la recherche plein texte, la sélection de texte, les couper-coller, l'exportations et l'impression, complètent l'ensemble.

Laisser au lecteur l'accès aux notes et commentaires

Diversité des notes

La pratique des notes en bas de page ou en fin de texte (voire en marge dans des ouvrages anciens (Cf. Baillet : *La Vie de Monsieur Descartes* ou la note unique du *Discours de la Méthode*) est loin d'être claire au niveau des fonctionnalités présumées. On doit cependant distinguer clairement au moins cinq cas très différents⁴⁸ :

1- La note est présente dès la première édition et relève de l'auteur. Elle fait partie intégrante du texte dans sa première édition quelle qu'en soit la motivation explicite ou présumée : simple indication bibliographique, ébauche d'un piste de recherche délaissée, remords de relecture, information ou réflexion de dernière minute...

2- La note écrite par l'auteur apparaît lors d'une réédition. Son contenu permet généralement de distinguer sa fonction, mais pas toujours :

- Coquille ou assimilé. Elle rectifie l'édition antérieure ;

⁴⁴ Fournir au lecteur des traductions simultanées d'un même texte a été rapidement une préoccupation des éditeurs au début de l'imprimerie (pour des raisons politico-religieuses bien connues). Bruno BLASSELLE (*Histoire du Livre* vol 1) reproduit une page d'une *Bible* de 1568 présentée simultanément en cinq langues. Il signale que le record est détenu par la *Bible polyglotte* de Londres de 1657 en neuf langues

⁴⁵ On soutiendra peut-être qu'il s'agit d'une autre œuvre, mais nous le contestons absolument alors que l'auteur, a pris la décision de conserver le titre et de nommer le texte traduction. Il y a cependant une alternative : soit la traduction relève d'une édition remaniée et elle doit être considérée comme réédition, soit elle prétend respecter au mieux l'original, et son intérêt tient alors aux clarifications que permettent les variations de contraintes linguistiques.

⁴⁶ Benoit HUFSCMITT : « Univocité documentaire en philosophie, une piste de recherche ».

⁴⁷ Citons comme exemple, les variations dans les traductions, à l'intérieur d'une même traduction du même mot « logos » dans l'œuvre de PLATON ou d'ARISTOTE (Cf. B. PARAIN : *Essais sur le logos platonicien*, Gallimard, Paris, 1942).

⁴⁸ Christian VANDENDORPE se contente de distinguer les notes de contenu et les notes de citation. Plus intéressante est sa remarque que, alors que les imprimés tendent à leur élimination (en particulier par la convention MLA), l'hypertexte les restaure avec une grande amplitude (*Du papyrus à l'hypertexte* p 167).

- Rectification d'un discours qui s'est révélé mal exprimer la pensée de l'auteur, elle rectifie aussi l'édition antérieure ;
- Précision de la pensée, ajout de références, réponse à des objections, levée de contraintes antérieures d'éditions ou de difficultés de traduction..., son statut est douteux ;
- Rectification explicite de pensée, elle relève d'une nouvelle édition modifiée, même si elle n'est pas nommée telle.
- Distanciation totale et rejet du texte, il faudra parler selon le cas de contexte de réédition ou de note relevant d'un (quasi) commentateur.

3- La note indique des difficultés de reconnaissance de mots, de variantes ou autres incertitudes liées à un manuscrit ou pré-print de référence, voire de traduction. Elle semble relever de la clarification, mais peut être aussi rapportée, en certains cas du moins, à l'édition de référence, bien que son auteur ne soit pas l'auteur du texte. Il est plus difficile de prendre position si la note révèle des contraintes d'édition ou s'appuie sur des sources prééditoriales, mais on peut la considérer comme interne à l'édition en cours, quoiqu'elle puisse parfois conduire à la considération paradoxale d'une «nouvelle édition antérieure». On est ici dans la question complexe des rapports entre manuscrit (ou pré-print) et édition. On peut considérer d'une part que le manuscrit est référence au niveau des différences observées et qu'il ajoute la multiplicité signifiante des remords ; mais d'autre part, soutenir qu'il doit être disqualifié puisque tous ces signes peuvent être considérés comme explicitement reniés dans leur valeur signifiante par l'auteur (au regard de l'expression, de la pensée, des exigences de communication écrite...).

4- La note, produite par un tiers, relève d'une intention clarificative. Sa caractérisation plus spécifique est indéfinie : référence complémentaire interne ou externe à l'auteur ou au texte, développement explicatif, remarque biographique, historique..., précision de vocabulaire... Elle est en tout état de cause extérieure au texte. Il est en général difficile de la distinguer du cas suivant.

5- La note relève enfin du commentaire explicite qui présente aussi des spécifications indéfinies, de la remarque interprétative à la critique radicale, en passant par la mise au service du texte pour une doctrine autre⁴⁹.

La note et le texte papier

L'organisation des notes est délicate dans le cas d'une édition papier. Placée en bas de page, la note tend à casser la lecture du texte, disposée en fin d'ouvrage, elle pose au lecteur l'alternative d'une rupture de lecture encore plus grande ou de sa négligence⁵⁰. De plus sa diversité générique est difficile à représenter. L'éditeur y parvient cependant un peu en différenciant deux types d'appel de notes (auteur et autres) et en les positionnant différemment. Mais prétendre à des nuances plus fines se révèle à peu près impossible ou du moins rend la lecture très complexe. Si les éditions mélangent le plus souvent tout, certaines opèrent selon un choix spécifique éventuellement très précis, ou du moins le tentent. C'est le cas de Gilson dans son édition commentée du *Discours* où il expose essentiellement (mais non exclusivement) les sources possibles du *Discours*, en accord avec la thèse qu'il développe ailleurs que la rupture cartésienne est quelque peu surfaite.

La note dans un contexte informatique

Quiconque a manipulé ne serait-ce qu'une fois un hypertexte pensera immédiatement à utiliser le lien hypertexte pour appeler les notes d'un texte. La discrétion de sa présence peut être paramétrée à volonté par l'utilisateur (pour autant que la programmation sous-jacente l'y autorise), d'une agressive surbrillance d'une portion de texte à son camouflage total. Si l'appel de note peut être indiqué de manière ponctuelle (comme dans un livre), il peut aussi être étendu sur toute la partie du texte concernée⁵¹. De plus, la diversité des types de notes peut être organisée et contrôlée avec à propos, d'une part en distinguant par exemple la note activée

⁴⁹ Rappelons qu'au début de l'imprimerie, il est fréquent que le texte soit encerclé par le commentaire qui envahit la page. Cette ampleur du commentaire sur le texte vaut pour l'édition critique du *Discours de la Méthode* de Gilson, mais toutes ces remarques sont repoussées en fin d'ouvrage. Il est curieux de constater que des éditions pédagogiques récentes retrouvent les usages anciens telle l'édition « Univers des Lettres » Bordas du *Discours de la Méthode*.

⁵⁰ La solution la moins intrusive est sans doute la note en marge. Nous ne savons pour quelles raisons elle fut abandonnée.

⁵¹ L'appel de note sur papier indique mal l'étendue de son emprise. Il tend en outre à privilégier le mot plus que la proposition (CF. Christian VANDENDORPE : *Du papyrus à l'hypertexte* p 213). A de rares exceptions près, toute lecture d'une note papier exige le travail initial d'une évaluation de l'extension de la portée de la note (le mot, la proposition, le paragraphe...)

par passage de souris sur l'appel, celle qui l'est par click souris gauche etc., d'autre part en mettant en place des options envers les notes activables lors d'une consultation que ce soit avant ou en cours de travail. Enfin, elle peut être aisément construite sur différents niveaux, une note appelée pouvant à son tour permettre d'autres appels ; s'il semble douteux qu'une pratique anarchique de cette possibilité ait de l'intérêt ⁵², une gestion mieux organisée peut permettre par exemple de fournir successivement une référence textuelle, le texte lui-même, voire ensuite des commentaires supplémentaires.

En pratique.

Le *Discours de la Méthode* a été édité initialement sans notes, ni de l'auteur, ni de l'éditeur (à une seule exception, surprenante : la référence au *de Motus Cordis* de Harvey en marge dans la cinquième partie), mais les rééditions n'ont pas manqué de joindre de multiples notes de commentaires, l'exemple le plus impressionnant étant celui de l'édition critique de Gilson chez Vrin. Ces notes présentent une grande qualité dans leur contenu et l'on doit reconnaître que les éditions ultérieures n'ajoutent guère de notes originales. Mais cette édition est aussi remarquable au niveau de la forme :

- Il n'y a pas d'appels de notes au niveau du texte lui-même. Gilson a respecté la pagination et la mise en forme de l'édition Adam-Tannery qui en avait fait de même avec l'édition originale ⁵³. Les notes sont en fin d'ouvrage et le lecteur ignore s'il y a ou non appel. Par contre, les notes elles-mêmes sont référencées par les numéros de page et de ligne et par l'indication de quelques mots du texte. On voit bien sur cet exemple que le papier ne peut trouver de compromis entre deux extrêmes : les appels de notes qui polluent le texte original et leur absence, Gilson marquant en creux l'idée de lien hypertextuel comme médian, sans pouvoir le réaliser évidemment (en 1925 ?).
- Ces notes sont assez homogènes, se répartissant en quatre types principaux, sans que ce soit systématique : pour l'essentiel, elles fournissent : soit des sources possibles du propos cartésien, soit d'autres références cartésiennes sur le même sujet, soit des références de textes à peu près contemporains, soit enfin des références d'autres auteurs postérieurs qui sont censés eux-aussi clarifier le vocabulaire et la problématique cartésienne.
- L'analogie avec les hypertextes est encore plus nette quand le lecteur a la chance ou l'idée de consulter un autre ouvrage de Gilson : l'*Index Scolastico-cartésien* ⁵⁴ où cet auteur fournit des extraits de textes de la scolastique qui peuvent rendre compte des sources scolaires des notions mises en place par Descartes.
 - o D'une part, ces extraits sont doublement référencés : à un nom décrivant la notion cartésienne (« mémoire » par exemple), à une liste, parfois importante de références à l'édition AT de l'œuvre de Descartes où ce dernier utilise la notion (dont évidemment de nombreuses références au *Discours de la Méthode*) ;
 - o D'autre part, une comparaison rapide permet de retrouver dans ces extraits le contenu de certaines des références indiquées dans les notes du *Discours de la Méthode*.

Le projet de mise à disposition en hypertexte des sources du *Discours de la Méthode* ne propose donc que l'aboutissement effectif des travaux de Gilson, en permettant :

- l'implantation des appels de notes, sans que ceux-ci n'envahissent le texte. Pour cela, il sera proposé au lecteur de choisir son mode de manifestation des appels : entre des appels invisibles qui ne se manifestent qu'au click souris (le cas échéant), jusqu'au surligné habituel (voire des boutons numéros de notes), en passant par la proposition qui nous semble la plus judicieuse : manifestation de l'appel au passage du curseur.

- Le choix sur les types de notes activées, le *Discours de la Méthode* permettant une partition fine sur le thème de sources du propos de l'auteur : sources directes (ouvrages antérieurs) ou témoignages

⁵² Cela se trouve parfois dans des éditions papier. Un exemple particulièrement développé est le roman de Joseph HIRSAL : *Bohème, Bohème* qui s'enfonce ainsi sur cinq niveaux.

⁵³ La police a cependant été un peu modifiée et parfois l'orthographe modernisée, de même des numéros de ligne et indications de début de partie ont été ajoutés en marge, les unes et les autres opérations venant de l'édition AT (les auteurs s'en expliquant en préface).

⁵⁴ Etienne GILSON : *Index Scolastico-cartésien*, Paris, Alcan, 1912.

(dictionnaires d'époque ⁵⁵ ou compte-rendu des biographes par exemple), sources internes ou sources externes au corpus cartésien, sources explicites, probables ou possibles etc. Le lecteur pouvant déterminer quelle combinaison de ces types de notes il désire (sans omettre le choix de refuser les notes).

Remarque annexe sur les notes dans un hypertexte

L'indifférenciation des types de notes n'est pas nécessairement le résultat d'une contrainte matérielle, car elle est solidaire d'une orientation interprétative de la lecture des textes ; en ce cas, l'hypertexte ne se proposera que de les reproduire et les amplifier. Par exemple, Jan HERMAN propose de faire des notes une troisième dimension des textes ⁵⁶ ; à côté de la dimension de la linéarité de l'écrit, suivie dans une lecture continue ⁵⁷, et de la dimension selon une structuration syntagmatique a priori ⁵⁸, les notes introduisent toujours l'historicité, dit-il.

Nous contestons que l'on puisse unifier ainsi les notes. Par exemple, la note de l'auteur qui demande que l'on ait lu tel ou tel texte pour suivre le raisonnement, pose cette lecture dans la linéarité même du texte, surtout si le passage est présenté dans la note ou une annexe. Par ailleurs, les notes qui inscrivent la lecture dans le corpus plus général de l'auteur relèvent parfois de la dimension syntagmatique, et sont parfois franchement diachroniques ; et il en est de même pour les sources, voire les commentaires.

Fournir au lecteur un accès aisé aux documents cités en référence.

Rendre disponibles les ouvrages de référence

Dans le principe, le projet est simple : la numérisation des textes permet à chacun un accès beaucoup plus aisé aux sources. La mise à disposition progressive gratuite (mais pas toujours) sur internet des ouvrages rares engagée par les bibliothèques (Gallica de la BN pour la France), les Universités (site Athéna de l'Université de Genève) ou autres (site ABU), le développement parallèle des éditions d'œuvres sur CDROM (l'édition AT des œuvres de Descartes vient d'être achevée par une université canadienne), sans parler des tentatives de e-book, fournissent une masse d'ouvrages de références qui déborde déjà les limites d'une bibliothèque universitaire. Seulement les politiques de numérisation sont étrangères, évidemment, au thème que nous avons choisi (lecture érudite du *Discours de la Méthode*) et la recherche ponctuelle d'une référence sur la toile peut être longue et se révéler souvent infructueuse. C'est pourquoi les liaisons aux sites pertinents ou l'importation des fichiers eux-mêmes doivent être rendues disponibles au lecteur, l'idéal étant d'atteindre une mise à disposition totale de sources par simple appel de liens.

Se proposer un tel projet apparaît cependant aussitôt extrêmement lourd et délicat :

- Lourd car une recherche orientée de textes numérisés aboutit, pour l'heure, à une pauvreté extrême des résultats. Un programme important de numérisation de textes doit être mis en place. C'est la grande illusion d'internet que de déduire de l'énormité des documents disponibles, la probabilité de trouver le document recherché, d'une part en raison de la faiblesse des moteurs de recherches (qui accumulent aussi bien les bruits que les silences), d'autre part, parce que la proportion des ouvrages classiques numérisés est très faible en regard des ouvrages classiques en général (si nous avons pu accéder, ce qui n'est pas négligeable, à *La Vie de Descartes* de Baillet, aux *Essais* de Montaigne, ou à la *Somme Théologique* de Saint Thomas, nous n'avons trouvé aucune édition française des textes d'Aristote, ni aucun autre texte scolastique qui nous intéresse etc.)

- Délicat car une alternative est difficile à maîtriser : celle d'une politique « cdrom » qui consiste à importer les références et à les remanier pour que les liens aboutissent bien et pour qu'il y ait unité de présentation des documents, mais qui limite le projet pour des raisons de mémoire et par son aspect statique ; celle d'une politique « internet » qui consiste à renvoyer l'utilisateur sur un site absolument non maîtrisé, demandant un calcul sans cesse réitéré des liens, devant accepter des présentations diverses, et surtout étant à

⁵⁵ Nathalie FERRAND (*Banques de données et hypertexte pour l'étude du roman* p 16) dit que l'accès direct au *Thésor de Nicod* est indispensable pour lire Rabelais.

⁵⁶ Jan HERMAN : « Quand un texte se dé-livre. Romans et préfaces du XVIIIème face à l'ordinateur » in Ferrand.

⁵⁷ De la lecture attentive au parcours d'un, fureteur, en passant par une lecture flottante (que demande Descartes pour le *Discours de la Méthode* : le lire comme un roman) ou une lecture en diagonale, les variantes sont nombreuses.

⁵⁸ Du conseil à ne pas suivre l'ordre linéaire (du moins en première lecture), à l'approche par liste de co-occurrences lemmatiques ou lexicales, alphabétiques ou hiérarchiques, en passant par un dégagement des structures profondes (linguistiques, logiques ou argumentatives), ici encore les options sont légion ; par contre leur légitimité est toujours à établir.

la merci des actions imprévisibles des maîtres des lieux. C'est évidemment toute la difficulté des normalisations et de la stabilité des adresses de sites sur l'internet qui réapparaît.

Informers les références

La possibilité d'activation optionnelle ou temporaire de fenêtres permet de systématiser et optimiser les présentations des documents appelés. L'observation des notes de Gilson permet de distinguer, outre la référence précise, la présence de deux commentaires assez distincts : l'un qui introduit la référence et la présente, l'autre qui la discute et la commente effectivement. On trouve parfois, enfin, une indication de méta-référence, consistant à dire que cette liaison est proposée par X (dont en particulier Descartes lui-même dans sa correspondance), Gilson se contentant de la reprendre à son compte. Rares chez Gilson qui a fait œuvre d'initiateur sur les recherches des sources, elles sont multiples à sa suite.

Mode image ou mode texte ?

Rappelons le choix de complexité du mode de numérisation des textes. la numérisation image est aisée mais coûteuse en mémoire et très pauvre en fonctionnalités de manipulation. Le mode texte exige en outre un traitement en OCR initial qui demande toujours du temps de corrections et modifications. Ce dernier produit, faut-il ignorer l'image, faire une synthèse (sur le mode PDF) ou conserver les options séparées ?

Accumuler les ouvrages de référence

Macintosh, puis Windows, ont construit leur renommée sur le principe de la simulation sur écran d'un bureau associant le multi-fenêtrage à l'ouverture physique de documents, rapports ou ouvrages sur une table.

L'utilisation d'une version informatique des ouvrages dans n'importe quel environnement à fenêtres et à répartition des tâches permet de simuler cette pratique aussi courante qu'indispensable pour toute recherche⁵⁹. Elle l'améliore évidemment en ce que la mise à disposition des ouvrages est plus aisée, mais elle produit généralement un désordre encore plus grand que celui d'un bureau physique : par équivalence des fenêtres, instabilité des superpositions, indifférence à l'accumulation et mauvaise maîtrise des fermetures. Les réponses par la conservation des chemins et les historiques sont assez efficaces, mais on peut faire plus et mieux ?

Une augmentation des contraintes liée à la spécificité des tâches est utile. Ainsi dans notre cas, une dissymétrie doit être établie entre le texte de base et les textes qui l'expliquent, le plus simple étant de maintenir le premier en fond d'écran. Mais cela ne doit pas empêcher l'utilisateur de décider d'intervertir le cas échéant le texte de base et un texte d'étude.

En pratique

L'appel de note permet d'abord d'accéder aux informations concernant le document référence lui-même :

- Son titre complet, l'édition de référence, l'édition utilisée ici (traduction en particulier), éventuellement les lieux de consultation possibles.
- Le commentateur qui a pris la responsabilité de poser cette liaison, ici essentiellement Gilson.
- Un commentaire introductif exposant la pertinence de l'appel
- Un commentaire discutant cet appel, ces deux points étant ou non tirés de la note du commentateur, signés dans le cas négatif.
- Evidemment le texte lui-même, de préférence l'ouvrage entier, ouvert à la page concernée, avec ou non (au choix) marque plus précise de localisation du lien. Le lecteur peut parcourir à volonté le texte, et y opérer toutes les fonctionnalités d'un traitement de texte, sans que le fichier source soit affecté, les modifications étant éventuellement sauvegardées à part (permettant de retrouver, si désiré, le source soumis aux modifications lors de séances suivantes personnelles de travail). le lecteur peut aussi décider que ce texte devient son nouvel objet d'étude, prenant alors la place dévolue au *Discours de la Méthode* (en projet).

En ce qui concerne le projet, concrètement, les textes eux-mêmes sont appréhendés en version numérique très empiriquement en fonction des moyens disponibles : repiquage de textes numérisés libres de droit, numérisations personnelles d'ouvrages centraux (*Ratio Studiorum*, *Index Scolastico-Cartésien* par exemple),

⁵⁹ Pour l'anecdote, mentionnons cette curieuse « roue servant à lire plusieurs livres à la fois » présentée par Bruno BLASSELLE (*Histoire du Livre* vol 1 p 69).

avec ou non traitement OCR, numérisations personnelles d'extraits à titre temporaire. La participation d'une grande bibliothèque ou d'un éditeur est ici indispensable pour dépasser ce stade amateur.

Multiplier les approches par index, mots clefs et présence d'occurrences dans le texte.

Nous n'insisterons pas sur le développement de ces fonctionnalités, puisque notre projet en fait, pour l'instant du moins, à peu près l'impasse si ce n'est envers la possibilité d'une recherche d'occurrences de chaînes de caractères dans les documents (que propose tout traitement de texte).

On rappellera cependant que l'utilité des index est apparue avec les codex⁶⁰, au même titre que les tables des matières, et que la présence des index nominum et rerum est généralement considérée comme une nécessité de toute édition sérieuse, les premiers en particulier qui ne posent pas (ou peu) de problèmes théoriques. On notera aussi que ces outils ne sont pas ceux de la documentation : ils pointent des fragments internes à un texte, la documentation sélectionne un texte dans un vaste corpus. Cependant, au delà des différences importantes, théoriques (ne serait-ce que la question de l'unité textuelle pointée : très discutable d'un fragment ou peu discutable d'un ouvrage) ou pratique (peu ou beaucoup de descripteurs), les méthodes de construction et de manipulation sont proches.

L'informatisation renouvelle totalement les indexations à deux niveaux :

- Les descripteurs peuvent être utilisés de manière composée dans des équations logiques et avec des marges d'indétermination (troncatures) et des transferts contrôlés de pertinence (hiérarchie), ce qui, en retour, modifie leur conception et leur implantation sur les textes eux-mêmes. La pratique des thésaurus est l'illustration la plus simple de ce renouveau, qui est loin de s'y réduire.
- La constitution des listes de descripteurs et de leur organisation sur les textes est grandement facilitée par la numérisation. Si leur réduction à une sélection parmi les occurrences (lemmatisées) permet une automatisation presque complète, c'est au prix de confusions théoriques (qui ne préoccupent guère les moteurs de recherche). Par contre, l'extraction automatisée des concepts se révèle être un projet fort complexe, donc irréalisable pour certains⁶¹. Cependant, entre les extrêmes, la construction semi automatisée est sans doute la voie la plus prometteuse⁶²

Nous ne ferons enfin que signaler que, les index constitués, qu'ils soient lexicaux ou conceptuels, s'ouvre alors un vaste champ d'appréhensions nouvelles de l'ouvrage, par exemple :

- Lecture, depuis un passage quelconque (que l'on désire expliquer par exemple), de l'ensemble en glissant vers les passages associés aux mêmes descripteurs, et récursivement aussi loin que l'on désire.
- Détermination automatisée, par statistiques et analyse des données, d'ossatures de l'ouvrage à partir des seuls descripteurs, ce qui peut conforter les organisations apparentes ou les contester, ouvrant alors de nouvelles hypothèses d'interprétation (ce ne seront jamais que des hypothèses)⁶³.
- De même production d'hypothèses sur les modalités d'écriture de l'ouvrage, depuis la chronologie, jusqu'à l'établissement d'une paternité d'œuvre (Cf. les œuvres douteuses de Platon ou les signatures des articles de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert).
- Présentation des proximités des formes lexicales, canoniques ou conceptuelles par analyse factorielle (dynamique).
- Détermination semblable de concepts opératoires par classification automatique.

⁶⁰ Frédéric BARBIER : *Histoire du livre* p 47

⁶¹ Les analyseurs morpho-syntaxiques ont été développés dans les années 70 (ANDREEWSKY à Louvain), ils ont été assez négligés, remplacés par des dictionnaires généraux des formes des termes canoniques devenus exploitables avec l'amélioration des machines.

⁶² Cf. sur ce point, deux très bon articles (anciens) de synthèse de J. CHAUMIER et M. DEJEAN : « L'indexation documentaire, de l'analyse conceptuelle humaine à l'analyse automatique », *Documentaliste*, 1990, 27 (6); « L'indexation assistée par ordinateur, principes et méthodes », *Documentaliste*, 1992, 29 (1).

⁶³ Un exemple simple et spectaculaire : l'étude lexicologique de *la Monadologie* de Leibniz découpe le texte (qui est continu) en trois parties qui représentent précisément la proposition de Boutroux pour organiser ce texte.

- Détermination différentielle de l'ouvrage par rapport à un corpus plus général, voire mise en place de coupures internes autres que les ouvrages dans un corpus unifié. En réciproque mise en place de descripteurs pertinents pour la recherche documentaire

Sans doute, sommes-nous trop peu renseignés sur ce qui se fait à ce niveau, mais nous ne connaissons pas de travail sérieux opéré sur le *Discours de la Méthode*, alors que les interrogations restent importantes vis-à-vis d'une composition qui aurait été très progressive, ou alors que l'on polémique sur l'établissement d'époques dans la doctrine en général.

Rendre le lecteur maître de l'environnement de lecture du texte.

Enfin, cette profusion de moyens d'étude et d'options à les activer ou non peut être totalement maîtrisée par l'utilisation, et la reproduction, de brouillons de travail sur lesquels tout peut être fait ; couper-coller, mélanges, notes personnelles, soulignés... de manière simple, pour autant que ce soit prévu (ou plutôt non empêché) sur des copies de fichiers, les sources restant intouchées ou restituables⁶⁴. C'est dans cet ordre d'idées que le plus grand nombre des logiciels actuels qui manipulent les textes fournissent déjà des blocs notes et des dossiers personnels de travail. On peut espérer une généralisation, en distinguant en particulier

Les modifications à des fins de lecture personnelle

En ce cas toutes les possibilités de présentation, d'édition, de présence de notes, de présence des ouvrages auxiliaires sont totalement contrôlées par le lecteur en fonction de ses projets, connaissances ou lubies.

De plus, libre à lui de rectifier les notes et les références, d'en ajouter, d'en éliminer, d'introduire de nouveaux commentaires ; un ensemble de fichiers personnels rectifiant pour lui seul le travail princeps et le conservant autant qu'il le désire.

Les modifications à des fins d'amélioration du produit accessible à la communauté

Sous réserve, évidemment, de contrôles institutionnalisés, chacun peut proposer d'enrichir le produit destiné à la communauté, participant au développement d'un environnement foisonnant, mais organisé, de l'ouvrage.

Extension : une toile d'études similaires

On peut espérer alors, puisque chaque ouvrage peut être l'occasion d'un tel environnement de lecture, et, puisque tous sont reliés entre eux par appels de référence, qu'un réseau général se constitue où chaque ouvrage est un nœud, un point de vue, pour saisir la diversité des productions intellectuelles⁶⁵, le lecteur possédant ainsi les informations de la communauté des spécialistes et l'essentiel des savoir faire (déposé dans les liens) qui permettent à ces spécialistes de ne pas se perdre. On dira qu'il est douteux que lecteur lambda sache en extraire des analyses aussi pertinentes, mais il ne faut pas oublier que ces dernières sont elles-mêmes (sauf volonté explicite de cacher l'information) accessibles, aussi bien dans la connaissance de leur existence que de leur valeur intrinsèque, et que l'utilisateur choisit de les activer ou non, seules ou avec d'autres.

Résumé et conclusion

Notre projet prend acte de la tendance à la numérisation des textes. Il s'intéresse exclusivement à celle qui porte sur les ouvrages à prétention rationnellement discursive (que nous réduisons un peu abusivement aux textes philosophiques, il faudrait y inclure les textes de droit, les textes de présentation des arts et techniques, et tous ceux dont la prétention à la rationalité scientifique est fragile).

Il se propose, pour un quelconque de ces ouvrages (ici le *Discours de la Méthode* sert d'illustration), de fournir à un lecteur, muni des moyens informatiques capables de gérer une masse importante de fichiers textuels (par support cdrom et alii ou par accès à l'internet, plus précisément au web), les conditions optimisées pour qu'il puisse juger lui-même de ce texte selon les règles de la rationalité discursive : un esprit

⁶⁴ Cf. la notion d'« écri-lecture » proposée par Alain VUILLEMIN « La lecture interactive et 'l'écri-lecture' » pp 101 sq. Christian VANDENDORPE (*Du papyrus à l'hypertexte*) indique clairement qu'il s'agit d'un choix d'accès logiciel au texte. L'hypertexte peut tout autant accentuer l'asservissement du lecteur (rigidité des liens) (p 185), que lui fournir une désolante liberté d'indifférence (p 85, p 182).

⁶⁵ On retrouve ainsi, en partie, l'ambition universalisante en moins, le projet *Xanadu* de Ted NELSON, (ré)inventeur (après BUSH et ENGELBART) de l'hypertexte, dans *Literary Machines* : créer une bibliothèque virtuelle universelle ou tous les livres s'interpelleraient. Sur ce projet, Cf. Alain GIFFARD : « Petites introductions à l'hypertexte » in Ferrand) p 99 sq.

critique et bienveillant, proche du *surmoi intellectuel* que décrit Bachelard. Il fournit des conditions optimisées de lecture, laisse ouverte toutes les considérations de ce qui est signifiant, fournit un accès discret mais très organisé des notes, propose, de manière organisée aussi, les passages d'autres textes susceptibles d'aider à la compréhension, eux-mêmes inclus dans le contexte des ouvrages dont ils sont tirés. S'il permet une recherche textuelle rudimentaire, l'on peut espérer des possibilités de recherches indexatives plus élaborées ; enfin, il offre la possibilité au lecteur d'inscrire sa propre lecture à titre personnel ou de manière publique. Hors la recherche documentaire, tout cela n'est qu'une question de liens et de fenêtres, des liens pour lesquels on exige une organisation en types, des fenêtres que l'on contraint à être hiérarchisées et ordonnées.

Des effets civiques et moraux opposés.

Il n'est peut-être pas facile de cerner précisément quels effets civiques et moraux résultent d'une telle approche des textes de la tradition philosophique (et argumentative en général), mais il n'y a aucun doute sur l'importance de ces effets⁶⁶.

Juger par soi-même

Promotion du « bon sens »

Ce qui est en jeu de manière très générale est la capacité pour tout un chacun de juger, par sa propre raison critique, d'une argumentation théorique qui prétend énoncer rationnellement une vérité, c'est-à-dire (ce qui n'est qu'une coïncidence ou un clin d'œil) à mettre en œuvre le projet cartésien dans son aspect le plus politique que résume le thème du « bon sens » : limiter au mieux la soumission aux conclusions des doctes, des experts, des savants quand il s'agit de juger, non en les ignorant mais en suivant avec circonspection et regard critique les chaînes argumentatives qu'ils développent pour atteindre leurs conclusions. Il s'agit donc de pérenniser la critique de la Scolastique que Descartes avait engagée, non pas une critique sur les contenus de connaissance, mais une critique des prétentions à savoir par délégation d'autorité⁶⁷.

Cet idéal de construction du propre jugement de chacun vaut évidemment pour les domaines sociaux, politiques et moraux. Mais, dans ce cadre, les textes proposés par la tradition philosophique ne méritent pas tous une même attention car la plupart ne répondent pas directement aux questions de ce genre (Descartes et le *Discours de la Méthode* avant tout, ce qui lui est si fréquemment reproché⁶⁸). Par contre, une compréhension fine du *Contrat Social* de Rousseau, du *Léviathan* de Hobbes, de *la République* de Platon, de *l'Ethique à Nicomaque* ou de *la Politique* d'Aristote (et simplement la possibilité d'y accéder quand on lit un ouvrage qui prétend y appuyer son autorité) sont des conditions immédiates pour asseoir l'universalité des valeurs démocratiques dans un milieu discursif qui peut mettre en cause ces valeurs en abusant de telles références (Faut-il rappeler que s'appuyer sur le *Contrat Social* demande que l'on se place dans la perspective de la volonté générale et de la séparation du religieux et du politique⁶⁹ ; même le *Discours* peut être ici un enjeu, voici une illustration dont nous avons pu constater l'efficacité envers un public

⁶⁶ Il se peut que la conclusion soit pourtant que l'importance est faible, mais ce sera en raison de compensations de bouleversements antagonistes et non pas de non implications civiques ou morales.

⁶⁷ Ce qui vaut, soit dit en passant tout autant envers ce que propose Descartes lui-même, réflexivité dans l'analyse des conditions de la validité critique elle-même assumée avec rigueur par Leibniz puis surtout Kant ; et après Kant par toute la pensée d'inspiration transcendante centrée sur la question « que puis-je connaître ? » ou plutôt « que puis-je assumer connaître devant autrui ? » où l'on rencontre aussi bien Auguste Comte et la postérité française de ses disciples et successeurs critiques (de Lalande et Renouvier jusqu'à Bachelard) que le néo-positivisme et sa postérité critique (du premier Carnap jusqu'à Quine et Popper), sans oublier, selon des chemins plus obscurs, Piaget et Habermas.

⁶⁸ Que de fait, une politique et une morale sociale se manifestent de manière opératoire n'est pas douteux mais impossible à fixer précisément. C'est justement ce qu'un environnement de lecture doit permettre à chaque lecteur de dégager par lui-même ; en lui permettant d'accéder aisément aux sources possibles, aux lieux communs de l'époque, aux enjeux de la morale par provision, et surtout aux oppositions interprétatives des commentateurs à ce propos, le lecteur gardant la responsabilité de conclure, ayant eu accès (ce que le papier rend beaucoup plus malaisé) à la plus grande diversité.

⁶⁹ Ce qui ne résout pas la difficulté à un niveau plus général dans l'œuvre de Rousseau. C'est pourquoi, il importe alors de mettre à disposition des liens qui permettent d'ouvrir la problématique... sans la refermer aussitôt par accès à un seul commentateur et aux références qu'il privilégie.

raisonnablement cultivé : le *Discours de la Méthode* « démontre » l'existence de Dieu, donc la soumission aux politiques et morales théologiques ! L'absurdité se manifeste immédiatement dès que l'on accède au texte et à ses commentaires⁷⁰... encore faut-il que cet accès soit simple !

Mais cet idéal de construction vaut surtout comme apprentissage formel de ce qu'est le partage en raison des valeurs. Une communauté a bien des manières de s'accorder sur ses valeurs et ses fins fondamentales, de la force à l'abus sophistique, mais une seule n'est pas formellement contradictoire avec les finalités morales du respect de la raison qui est en chacun : celle où l'on promeut son jugement éclairé, critique et argumenté, qui demande à son tour que lui en soient fournies les conditions d'exercice : matériau des jugements évidemment (comme indiqué ci-dessus), mais aussi méthodes. Les procédures proposées ci-dessus sont des auxiliaires de ces méthodes dont il faut faire l'apprentissage. Cela ne vaut, bien sûr, qu'à la condition que leur efficacité soit réelle et leur apprentissage plus aisé que l'apprentissage de l'érudit quand il devient spécialiste en son domaine.

Enfin, mais ce peut être discuté, suite à Popper ou Habermas (nonobstant leurs divergences dans le détail), il y a une continuité directe entre l'expression de la pratique de la raison théorique et la théorisation des pratiques sociales légitimées en morale. Pour Popper, c'est la même discursivité critique qui doit opérer : développer l'une c'est développer l'autre, c'est le même combat que celui du développement du savoir et celui de la démocratie (et de la morale) ; pour Habermas, il n'y a de conduite politique commune morale que dans le cadre d'une discussion rationnellement assumée par chacun, la recherche du bien trouvant son énonciation formelle dans les conditions de partage des convictions en vérité.

C'est pourquoi, nous soutenons que la numérisation des textes, favorisant le jugement éclairé de chacun, est au service des valeurs civiques et démocratiques (sans parler de la vertu que développe le courage à juger par soi-même).

Objections

Ce serait faillir à ce que nous proposons que de négliger les objections que soulève la thèse précédente. Faute de pouvoir aisément accéder aux ouvrages qui pourraient appuyer ces objections, nous nous contenterons de les construire modestement eu égard aux limites de nos qualités, à la faiblesse intrinsèque d'une pensée isolée, et surtout aux préjugés que nous pouvons avoir, d'autant plus puissants qu'ils sont méconnus comme tels. En faisant de notre mieux, nous trouvons les objections suivantes :

- L'idéal du jugement en raison de chacun est une utopie qui, comme toute utopie, est non tant inefficace que dangereuse. Il faut laisser à quelques-uns le soin de maîtriser les tenants et les aboutissants des jugements en raison, le commun n'y parviendra jamais, empêtré qu'il est dans son égocentrisme et son incapacité à distinguer le fantasme du réel ; depuis Platon, l'air est connu, le technocrate remplaçant le philosophe roi ou l' élu de Dieu. La critique ne porte donc pas sur les moyens que nous proposons mais les idéaux mêmes qui sont au cœur du colloque. Inutile de s'y appesantir, il suffira de rappeler que, outre qu'elle est formellement hors sujet, l'objection ne mérite d'être relevée que si la garantie que les élus servent l'intérêt commun est d'abord établie, laquelle garantie ne peut valoir que par appel au jugement éclairé de chacun... sauf à présupposer qu'il y a des hommes et des sous-hommes, que ce soit par nature ou par éducation.

- Plus sérieuses sont les objections qui visent à montrer que les réalisations que nous proposons soit s'opposent à cet idéal, soit y contribuent moins bien que les études classiques des textes, soit encore sont indifférentes à tout cela, comme toute étude des textes. Au niveau théorique, ces objections et leurs réponses ont été développées en première partie. De manière plus pratique et concrète, on dira par exemple :

- La cohérence argumentative des ouvrages sera de fait délaissée au profit d'un zapping, qui à la limite, rejoint l'usage de dictionnaires de citations.

- Le lecteur sera perdu dans ces choix, étouffé au même titre qu'il est étouffé par la profusion des pages d'internet.

- Il ne manquera pas de passer de l'esprit critique au relativisme et au scepticisme, ce qui en retour l'encouragera à juger dans la pire irrationalité et dans un esprit de résistance

⁷⁰ Y compris ceux qui vont en ce sens. Il en est de savants, mais dont on tirera une alternative différente de la précédente : si le *Discours de la Méthode* aboutit à ces résultats, c'est qu'il a failli à son projet, ou a trompé ses lecteurs (« larvatus prodeo » !).

obstinée à tout partage de valeurs ou de fins (puisque tout se dit, tout se vaut, et autant faire l'économie de la pensée argumentative et ne suivre que sa spontanéité décisionnelle !).

- L'effort demandé est excessif, mieux vaut accéder à moins d'informations, le désespoir guette le lecteur.

- Enfin, c'est le plus sérieux : l'approche est résolument synthétique, et celle-ci ne peut se faire qu'au détriment de l'approfondissement analytique. C'est la vulgarisation, et finalement l'opinion qui l'emportera : en cela, le projet s'inscrirait dans la transition en cours d'une démocratie de la raison à une démocratie de l'opinion, laquelle fait, disait déjà Platon, le lit de la tyrannie.

En réponse, il faut dire que, si les arguments méritent attention dans le cadre d'une utilisation habituelle de l'internet et des hypertextes, toutes les procédures proposées précédemment visent à éliminer ces risques. Les jeux de liens et leur typification rigoureuse, l'organisation hiérarchique des fenêtres, le souci d'éviter les extraits de textes y répondent pour l'essentiel.

Un mot cependant sur la tendance à l'approche synthétique des ouvrages. La remarque est simplement déplacée ? A peu près personne (hors Descartes !) ne conteste que, pour aborder une question, il faut d'abord faire le tour des réponses qui ont pu déjà être proposées, si ce n'est en raison de l'impossibilité pratique à maîtriser la multiplicité exponentielle des ouvrages et du danger de ne pouvoir en prendre compte autrement qu'en survolant de trop haut ces réponses. Or cet état de fait a sa source dans l'imprimerie, les réductions de coût d'édition et l'explosion du nombre des auteurs, l'informatisation ne faisant qu'accompagner ce mouvement. On peut effectivement penser que la réponse qui consiste à ne parcourir les textes que par survol ou de manière discontinue voire ponctuelle ne va pas dans le sens de l'analyse critique et rationnelle, on peut aussi très raisonnablement admettre que l'internet a rendu la situation caricaturale ; mais en appeler à la restriction des documents d'étude disponibles est aussi vain (la compétence professionnelle des intellectuels se fait essentiellement sur leur capacité synthétique) qu'insensé (revenant à rejeter l'amplification contemporaine du travail intellectuel). En fait, plutôt que faire de l'informatisation la source d'un déséquilibre au profit des démarches synthétiques, il faut lui reconnaître le mérite de proposer des solutions à construire des sélections préalables pertinentes dans la masse documentaire. Cette démarche représente l'essentiel du travail documentaire depuis le milieu du XIX^{ème} siècle, avant tout par l'institution des classifications et toutes les tentatives de sélections bibliographiques (descripteurs évidemment, mais aussi bibliographies finalisées, méthodologie de sélections...). On fait en général confiance à la numérisation des textes pour décupler prochainement la puissance des sélections documentaires. De plus, pour en mieux limiter l'arbitraire, la documentation automatisée se propose d'élaborer des sélections ciblées sur les intérêts et besoins précis des utilisateurs, en des outils qui prennent de l'ampleur (profils utilisateurs par questionnement ou par étude des usages antérieurs, projet d'indexation discursive de Muriel AMAR). Notre projet est une alternative à ces démarches, voire leur forme rudimentaire. Beaucoup plus simple d'approche puisque la documentation est centrée sur l'environnement d'une texte précis, il consiste essentiellement à mettre à disposition a priori le plus grand nombre possible de documents, en permettant à l'utilisateur de construire sa propre sélection à travers une catégorisation simple et des jeux d'options adaptés. Il est maître aussi de préférer le survol des suggestions ou de se plonger dans une direction déterminée : que ce soit à propos d'un autre ouvrage pointé ⁷¹, avec comme idéal, rappelons-le, que le texte atteint puisse, à la demande, être à son tour, pris comme pivot de référencement ; ou que ce soit en se limitant aux références d'un type, ou aux notes d'un commentateur etc.

Cette primauté de la synthèse sur l'analyse est incluse dans l'invention même de l'imprimerie et a depuis longtemps atteint un point de saturation. Les sélections sont effectivement nécessaires et indiscutables. Mais le réel enjeu est de savoir si elles sont établies par le hasard des accès, les politiques d'éditions de masse ou des autorités de rencontre, ou si le lecteur, aidé par l'informatisation documentaire et textuelle, peut décider de ses choix de textes ou d'autorités ⁷².

⁷¹ D'où notre insistance à fournir des ouvrages complets comme textes de référence, quoique que leur raison d'ancrage soit presque toujours précise et limitée.

⁷² La seule conscience de l'ampleur du domaine accessible n'étant pas une des moindres qualités morales de la situation.

L'accès aux textes, au savoir, à la culture

Limiter les fractures culturelles

Indiquons aussi, en quelques mots, que si la numérisation permet une beaucoup plus grande disponibilité des textes pour chacun (sans cacher qu'une politique sérieuse de la photocopie ou des microfiches dans les bibliothèques aurait pu valoir comme solution alternative ; et sans ignorer les interrogations que l'on peut se poser envers l'avenir économique des auteurs et éditeurs et celles concernant la fiabilité des fichiers), on peut y voir le risque d'un étouffement devant la masse, voire d'une disparition des textes dans les offres publicitaires, et surtout s'inquiéter d'une nouvelle fracture sociale entre ceux qui ont accès et ceux qui n'ont pas accès aux documents numérisés d'une part, et entre ceux qui maîtrisent et ceux qui ne maîtrisent pas la recherche de documents sur internet d'autre part.

L'un et l'autre problèmes sont sérieux, mais, encore une fois, n'ont rien de nouveau. Une chose sûre est que la restriction de la numérisation ne saurait qu'accentuer ces fractures. Il suffit de penser à la grande inégalité d'approche actuelle des bases Frantexte ou Perseus et de leurs logiciels lexicologiques que produit leur coût. Sur ce point, c'est le principe d'un accès gratuit aux textes numérisés et aux logiciels de traitement qui semble le plus pertinent à appliquer pour limiter ces fractures, et l'on peut à ce propos féliciter la politique du numérisation de la BNF, et le travail de tous ceux qui diffusent des textes, à titre privé, semi-privé (ABU) ou institutionnel (Athena) sans introduire de barrières de coûts d'accès.

Unifier l'arrière plan des discussions

Plus ambitieux est l'espoir que la diffusion totale des supports culturels dans un environnement qui pousse à les interroger et à les discuter, fournirait un arrière plan discursif homogène permettant de limiter les abus sophistiques et à cadrer les champs argumentatifs avec un peu de rigueur ⁷³ : chacun a, de droit, accès aux références et surtout à la combinatoire des interprétations qu'elles ont développées ; chacun surtout sera confronté, par l'exemple, à la dialectique serrée de la justification qui doit éviter le dogmatisme et la foi aveugle qui l'accompagne d'un côté, l'indistinction interprétative et la légitimation de toutes convictions qu'elle produit d'un autre côté.

Ce que nous proposons est finalement un modèle, à l'objet à la limite indifférent, pour mettre en place un questionnement et une confrontation discursive en raison : depuis le confort matériel d'une lecture aisée (l'ergonomie), jusqu'à l'accès aux diverses réponses déjà proposées (les interprétations), en passant par l'établissement le plus détaillé possible du contexte de l'interrogation (les présupposés et lieux communs, les sources) ; modèle qui, de plus, présente comme résultats des discours qui, eux-mêmes, avaient prétention à se développer en raison (ni en autorité, ni en évidences... d'opinion du moins !).

Pour rendre compte de l'importance du fait, nous ne proposerons ici que deux analogies (que nous ne prétendons évidemment pas imposer en justifications) : celle de la diffusion de la Bible suite à la révolution de l'imprimerie et ses conséquences sur la déstabilisation des abus d'autorité, le développement de l'alphabétisation, la Réforme et l'emballement de l'histoire en général ; celle de la lutte des Encyclopédistes et des Lumières (d'abord Condorcet) contre la farouche volonté des privilégiés à fermer les accès au savoir.

Conclusion

Par ces deux exemples, nous illustrons simplement ce qui sera notre mot de conclusion : la numérisation des textes participe de l'esprit des Lumières, poursuit leur projet d'une communauté humaine régulée par la raison partagée.

⁷³ C'est dans les techniques pour imposer le cadrage des champs argumentatifs que se développent les sophistiques les plus efficaces. En rapport à notre exemple précédent, on imposera un cadrage de la sorte : « vous êtes rationaliste, donc vous êtes cartésiens, mais votre Descartes n'a-t-il pas dit que... », ou à l'opposé « la rationalité (cartésienne) à laquelle vous vous référez, n'est qu'un épiphénomène de votre culture, de votre religion, c'est religion contre religion qu'il faut discuter. » etc. Il se peut que le cadrage soit légitime mais encore faut-il s'en assurer et en dégager les implications. Par exemple nous avons de bonnes raisons de soutenir que la théorie cartésienne de la connaissance est dépendante du présupposé d'un Dieu créateur (et non pas la source de sa justification) ; mais s'oppose-t-on sur ce présupposé dans la discussion ? Non évidemment si le contradicteur s'appuie lui-même sur une religion du Livre, oui s'il demande un contexte initial de discussion agnostique.

Loin de nous l'idée d'avoir fourni ici des vérités, ce ne sont que des arguments prêts à recevoir critiques et contestations. Par contre, il nous semble qu'il est inutile d'écouter ces dernières, si elles s'appuient sur des présupposés qui sont ici éliminés par principe, ou par méthode si l'on préfère :

- Refuser d'universaliser les sources des références culturelles afin d'assurer à quelques uns seulement le droit de les mobiliser, frauduleusement ou non.

- Prétendre inutile ou dangereux que chacun assume, par l'usage libre de sa raison confrontée à la raison d'autrui, ses croyances, convictions et projets d'action, soit en posant la nécessité de maîtres à penser fournisseurs d'une foi aveugle, soit à l'opposé en se moquant des exigences partagées de raison.

Nous avons donc soutenu que la numérisation des textes peut être au service du développement de la rationalité discursive et critique qui seule peut unifier le projet d'annuler la domination de l'homme par l'homme que promet la démocratie, celui de développer la vertu que demande la république et celui de reconnaître l'universalité des droits de l'homme dans le respect partagé que pose la morale. Mais la technique seule n'engage guère ces projets, cela ne se fera que si elle est orientée pour prolonger la révolution gutenberghienne de diffusion des textes et promouvoir leur lecture éclairée, critique et raisonnée, orientation qui, au niveau de notre exemple, passe par la multiplication des approches de lecture sous une pleine maîtrise du lecteur, dont très concrètement celle des liens et des fenêtres dans l'hypertexte. Mettre à disposition le plus aisément possible l'environnement d'écriture et de lecture des textes qui ont construit la culture de l'humanité (pas seulement d'une communauté de classe, société, peuple, civilisation, c'est une réponse qu'il faudra établir ?) relève des idéaux des Lumières, et (sommes-nous trop naïfs !) des démocraties contemporaines.

Bibliographie

- ANDREEWSKY, A. : *Apprentissage, Analyse automatique du langage*, Paris, Dunod, 1973
- BARBIER, Frédéric : *Histoire du livre*; Armand Colin; 2000.
- BARRETT E. : « Throuth and language in a virtual environment » in E. BARRETT (ed.) : *The society of Texte*, MIT Press, 1989
- BECO Anne : *Du Simple selon G.W. LEIBNIZ*, Vrin, 1975.
- BLASSELLE, Bruno : *A pleines pages. Histoire du Livre* vol 1; Gallimard; 1997
- BLASSELLE, Bruno : *Le triomphe de l'édition. Histoire du Livre* vol 2; Gallimard; 1998
- BOLTER J. D. : *Writing Space : the computer, hypertext and the history of writing*, Laurence Erlbaum ass., 1991
- CERTEAU Michel de : « La lecture absolue » in *Problèmes actuels de la lecture* ; Paris, Clancier-Guénaud, 1982
- CHAUMIER J. et DEJEAN M. : « L'indexation documentaire, de l'analyse conceptuelle humaine à l'analyse automatique », *Documentaliste*, 1990, 27 (6) ; « L'indexation assistée par ordinateur, principes et méthodes », *Documentaliste*, 1992, 29 (1)
- DELEALE Jean-Rémi et QUESTER-Séméon Sacha : « Révolution : le livre unique » ; *Science et Avenir* 617 Juillet 1997, Pp 77-79. 1998.
- DESCARTES René : *Discours de la Méthode*, texte et commentaire par Etienne GILSON, Vrin, 1967.
- DESCARTES René : *Discours de la Méthode*, avec des aperçus sur le mouvement des idées...par J.M. FATAUD, Bordas, Paris-Bruxelles-Montréal, 1973..
- ECO U. : *Lector in Fabula*, Grasset, 1985.
- FERRAND Nathalie (dir) : *Banques de données et hypertexte pour l'étude du roman*, PUF, 1997
- GERVAIS Bertrand et XANTHOS Nicolas : « L'hypertexte : une lecture sans fin » in VUILLEMIN (O.C.)
- GIFFARD Alain : « Petites introductions à l'hypertexte » in FERRAND (O.C.)
- GILSON Etienne : *Index Scolastico-cartésien*, Paris, Alcan, 1912
- HERMAN Jan : « Quand un texte se dé-livre. Romans et préfaces du XVIIIème face à l'ordinateur » in FERRAND (O.C.).
- FISCHER Hervé : « le web n'est pas un livre » sur le site internet : <http://mapageweb.umontreal.ca/melancon/informatique.lecture.html>

- GILMONT, Jean-François : *Une introduction à l'histoire du livre, du manuscrit à l'ère électronique*; Editions du CEFAL; 2000.
- HEYER Mark : « The Creative Challenge of CD-ROM » in S. Lambert et S. Ropiequet : *CD-ROM, The New Papyrus. The Current and Future State of the Art* ; Redmond, Microsoft Press, 1986
- HIRSAL Joseph : *Bohème, Bohème* ; Albin-Michel 1991.
- HUFSCMITT Benoit : « Univocité documentaire en philosophie, une piste de recherche » in GRISELIN, M. et alii (dir.) : *Multimédia et construction des savoirs* ; Besançon, PUFC, 2000
- LABARRE, Albert : *Histoire du livre* ; PUF ; 1970
- LANHAM Richard : « L'érudition numérique » ; *Pour la Science*, n° spécial 217, nov 1995. Pp 168-169, 1995.
- LEBRAVE Jean-Louis : « Hypertexte et édition génétique : l'exemple d'*Hérodias* de Flaubert » in FERRAND (O.C.).
- NELSON Ted : *Literary Machines*, Mindful Press, 1990 (1981)
- PAMINI Alessandro : « Alice au pays des hypertextes. Vers un hypertexte de recherche. » in FERRAND (O.C.)
- QUERE Yves, LEGUAY Isabelle, ROBERT Nadine, MESNAGER Jean, JARRY Jean-Pierre : *Lecture, informatique et nouveaux médias*. 1997.
- ROBINET André : « Hypothèses et confirmation en histoire de la philosophie » in *Revue Internationale de philosophie*, 1971, 95-96
- ROBINET André : « Descartes à l'Ordinateur » in *Les Etudes Philosophique* 1970
- ROCKWELL Geoffrey et BRADLEY John : « Empreintes dans le sable » in VUILLEMIN (O.C.)
- SASSO R. : « L'informatisation de la Philosophie » in *Revue de l'Enseignement Philosophique* Avril-Mai 1979
- VANDENDORPE Christian : « de la lecture sur papyrus à la lecture sur codex électronique. » Site internet ? : <http://mapageweb.umontreal.ca/melancon/informatique.lecture.html>
- VANDENDORPE Christian : *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*. La Découverte, 1999
- VIRBEL Jacques et MAIGNIEN Yannick : « Le livre électronique » in VUILLEMIN (O.C.)
- VUILLEMIN Alain « La lecture interactive et 'l'écrit-lecture' » in VUILLEMIN (O.C.).
- VUILLEMIN Alain et LENOBLE Michel (dir) : *Littérature, informatique, lecture*, PULIM, 1994